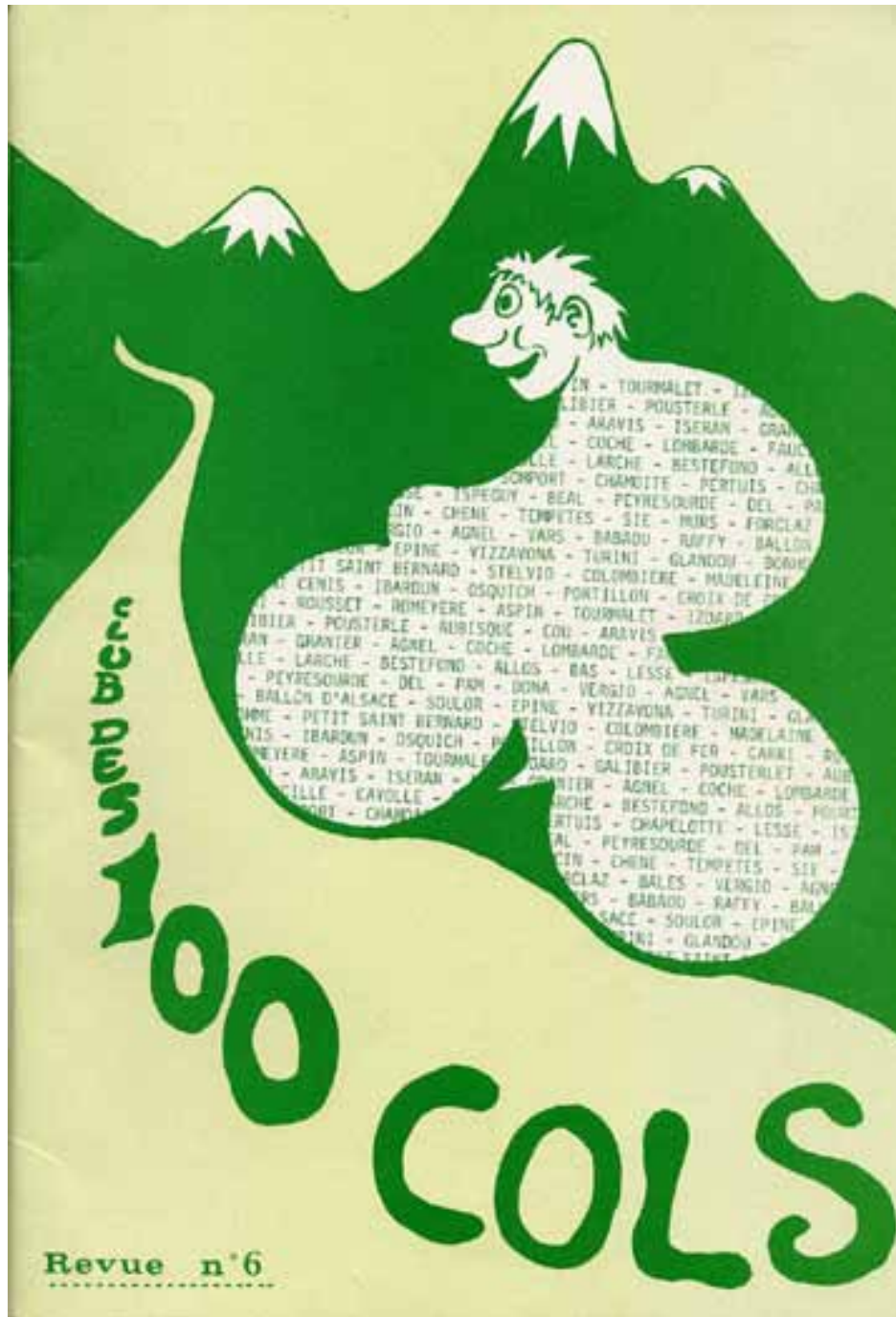


REVUE N°6, 1978



SOMMAIRE

EDITORIAL	3
RENDEZ-VOUS D'AMOUR AU COL DU LINDAR.....	5
LE TRICHEUR.....	6
COUP DE FOUDRE	10
LE CYCLOMASO	11
L'EXERCICE DE LA BICYCLETTE EST FAVORABLE A LA FEMME.....	14
VRAIS COLS ET FAUX COLS.....	15
VRAIS ET FAUX COLS	16
CIRCULATION INTERDITE A TOUS VEHICULES	17
LE SENTIER ALPIN	19
RANDONNEES ALPESTRES	21
MON TOUR DU MONT BLANC.....	22
LES CINQ TUILES	24
L. BAUDRY DE DAUNIER VOUS PARLE	26
COMMENT UNE FAIBLE FEMME DEVIENT MEMBRE DU CLUB DES CENT COLS.....	27
IL N'Y A PAS DE TITRE... LISEZ JUSQU'A LA FIN !.....	29
REFLEXIONS D'UN " MARI " A QUI IL ARRIVE QUELQUE CHOSE.....	30
UNE RUDE MONTEE.....	32
DEBUT DU PETIT DICTIONNAIRE POUR " 100 COLS "	34
RECORDS D'ALTITUDE.....	36
UN COL QUI " COMTE " (sic).....	39
LES 100 COLS	43
LE DERNIER COL	45
UN ITINERAIRE TRES INDIRECT POUR ALLER DE GRENOBLE A GENEVE.....	47
AUX DERNIERES NOUVELLES, LE DIABLE S'ENFERRE (A.F.P.).....	49
L'EMPIRE DES SENS	51

«JE CROIS QU'IL PROFITA, POUR SON ÉVASION, D'ASCENSIONS DE SOMMETS INVIOLÉS»...

Cette phrase aurait pu être écrite par notre grand ami Saint-Exupéry ; cet auteur, ami du cœur des hommes était aussi l'ami des gens simples qui savaient communiquer avec leurs semblables et la nature.

Pendant ce passage dans les sphères fédérales que je viens de quitter, j'ai appris à connaître le cyclotourisme, mais aussi j'ai découvert des hommes et leur état d'esprit.

C'est vrai, je dois vous l'avouer, je n'ai jamais aimé la satisfaction intellectuelle seule ; je sais que 3 et 2 font 5, mais ne croyez-vous pas, chers amis, que dès que le cœur s'en mêle 3 et 2 peuvent aussi faire 6 ou plus (ou moins) ?

Notre «Esprit» chez les cyclotouristes, est celui qui résulte d'une association du cœur et des jambes. Péda-ler, c'est se libérer, c'est filer dans le vent, c'est aussi aimer, partager un instant et une joie.

Dans ma retraite savoyarde, j'ai réfléchi sur l'avenir de notre cyclotourisme et sur celui de votre confrérie des «100 cols».

Le cyclotourisme va continuer à progresser, à intéresser de très nombreux sportifs, des vrais ou des assoif-fés de nature. Pour cela il doit, à tout prix, conserver intacte son éthique et rassembler de nouvelles idées faites par des hommes prêts à partager une certaine forme de philosophie et l'amitié des autres.

Notre Club des Cent Cols a montré, pendant ces dernières années, qu'il pouvait être la motivation où le corps et l'esprit y trouvent leur compte.

Sans orgueil, mais non sans fierté, il est possible d'affirmer que faire du cyclotourisme avec l'esprit «Cent Cols» ou motif similaire, c'est accéder avec une certaine euphorie vers une agréable manière de vivre ses loisirs.

En vélo, la lumière ou la bourrasque vous cinglent, le dernier kilomètre vous gifle, les heures passées avec de bons amis vous sensibilisent. N'est-ce pas toutes ces sensations que nous recherchons ? N'est-ce pas ce que nous souhaitons pour que nos loisirs trouvent leur véritable sens ?

Nous venons de dépasser les 500 membres. Chaque jour, je reçois un important courrier. L'esprit que nous avons très simplement défini dès la création de notre confrérie demeure et prévaut sur toutes les inven-tions ou combinaisons nouvelles.

Au col de Raffy, le 16 Juillet dernier, nos amis du Puy vous ont invité à partager leur vie de cyclo-monta-gnards. Très simplement, mais avec beaucoup de chaleur, ils vous ont reçus. Qu'ils en soient encore sin-cèrement remerciés.

En 1978, c'est au col de Cherel, situé dans la réserve de chamois des Bauges (un col interdit !) que nous nous retrouverons. Plus précisément, c'est le samedi 29 Juillet à 15 heures (la veille du circuit des Aravis) que je vous invite à venir partager, dans ce col inédit pour beaucoup, un instant de joie.

Ce jour-là, nous essayerons ensemble de définir notre mouvement, je fais appel à tous et plus particulière-ment aux anciens pour qu'ils m'aident à trouver notre second souffle.

Pour l'instant, avec quelques bonnes volontés et grâce à vous tous, chers dignitaires, je peux faire fonctionner votre club. Vous continuerez à m'adresser d'excellents articles pour notre bulletin. Certains n'hésitent pas à contribuer financièrement aux frais d'imprimerie et d'envoi de la revue, mais hélas, c'est là que se situe le principal problème pour l'avenir : dans sa forme actuelle, il nous coûte (imprimerie + expéditions) plus de 10 francs. Je refuse de faire supporter cette charge au Vélo-Club d'ANNECY qui a bien d'autres soucis. Je ne voulais pas vous demander cette cotisation annuelle, mais malheureusement, j'y suis maintenant contraint.

Avec Claude CARLE de SAINT-ETIENNE, nous avons fait fabriquer un très joli écusson brodé dont nous pourrions disposer vers le mois de Mai. N'oubliez pas de me le réclamer si vous le désirez !

Telle une poignée d'hommes à la recherche de conquêtes nouvelles, au Club des Cent Cols, nous voulons pédaler pour davantage connaître et comprendre, puis nous retrouver pour partager nos expériences.

En ce début de saison 1978, je vous souhaite cette envie et ce bonheur.

Jean PERDOUX

RENDEZ-VOUS D'AMOUR AU COL DU LINDAR

La strophe musicale aux notes aiguës, flûtées et dont la mélodie ne saurait être exprimée par aucune écriture interrompit ma rêverie. L'oiseau était là, tout près, branché dans un feuillu du versant escarpé et son chant à l'accent légèrement interrogatif posait une touche romantique sur le pastel des premières feuilles du printemps. Je m'étais adossé à un vieil épicéa dont une racine légèrement moussue me servait de siège. Je dominais le col de quelques mètres et toute la combe étranglée entre les versants sombres de la Galoppaz et du Mont Charvey s'étendait devant moi, s'ouvrait sur les crêtes de l'extrême nid des Bauges. Les feuillages très clairs des hêtres, des bouleaux, des peupliers égayaient le vert sombre des résineux.

La route, ensevelie par les glissements de la roche friable disparaissait sous les viornes, sureaux, nerpruns, aubépines, cornouillers et autres arbustes aux bourgeons éclatés. Je scrutais en vain les arbres les plus proches quand le chant s'éleva à nouveau. Du sentier derrière moi, une sorte de pépiement rapide, tenu lui répondit. D'un vol bruyant, sonore comme un roulement, l'oiseau jaillit d'un hêtre, plana droit sur ma tête, et ailes en parachute, se laissa tomber sur un rocher à trois pas de mes pieds.

La gélinotte a une ouïe très fine, mais une vue très médiocre. Il suffit de rester parfaitement immobile pour passer inaperçu.

D'ailleurs, le beau mâle, toute huppe dressée, queue en éventail, était fasciné par la poule que je voyais avancer calmement, indifférente en apparence, émettant toujours son pépiement. Lui, poitrine bombée, ailes pendantes, fier de sa cravate noire et du velours de ses caudales, tournait, ailes frémissantes, autour de sa belle, sautait sur une basse branche de coudrier, puis reprenait son manège. Sa compagne, toujours aussi calme, marchait presque gravement et soudain, prenant son essor, volait à une dizaine de mètres. Le jeu recommença, et la belle vola encore plus loin, hors de ma vue, suivie de son galant.

Mon vélo sur l'épaule, chaussures cyclistes dans les poches du maillot, je glissais sur les derniers éboulis surplombant la route lorsque des éclats de voix me parvinrent. Un groupe de promeneurs montait bruyamment. Je sautai sur le chemin à quelques mètres d'eux. Interloqués, ils s'arrêtèrent et encore tout saisis, répondirent à peine à mon salut.

Tandis que je changeais de chaussures, je les vis grimper sur quelques mètres, glisser en s'exclamant, puis après avoir un instant dirigé leurs regards vers le col, faire demi-tour. Une voiture les attendait à deux cents mètres. Ils avaient, à leur manière, pris un moment de plaisir dans la nature. Sauraient-ils un jour goûter le charme véritable de celle-ci ?

Emile GOUTTES
Chambéry (73)

LE TRICHEUR

Préambule - Lequel d'entre nous, en détresse momentanée au creux d'un val ou sur un versant trop abrupt, la tête vide et la jambe molle sur le plus petit braquet, lequel d'entre nous n'a jamais rêvé d'avoir des ailes et de se retrouver, par la magie d'un vol puissant ou d'un câble tendu de crêtes en crêtes, au col suivant ou dans l'ultime descente ? Il peut se faire que ce rêve, à l'occasion, se réalise... Mais, comme de tout rêve, qu'en reste-t-il au réveil ?

En bout de piste du terrain de l'Aéro-Club du Comminges, le Rallye 100 CV F.B.K.D.O. vibre doucement au point fixe. La main droite sur le manche tiré vers lui, Godefroy, de la gauche, «sélectionne» les magnétos puis, freins bloqués, fait monter le régime avant de ramener doucement la manette des gaz. Un ultime coup d'œil au dehors; personne en approche; seuls, trois ou quatre corbeaux pyrénéens se tiennent en sentinelles sur le gazon ras de décembre. Un léger voile nuageux de haute altitude tamise l'éclat du soleil sans masquer les lointains qui se révéleront, dans quelques minutes, à l'infini.

Par petites touches sur le frein droit, Godefroy aligne l'avion sur l'axe de la piste ; un ultime arrêt ; devant le capot, la perspective familière des balises. Une poussée rapide, mais sans brusquerie sur la poignée de gaz, un bref contrôle aux freins puis, très vite, le maintien dans l'axe au seul palonnier. Le manche vibre au creux de la paume un peu flasque d'abord, et comme inerte. Et puis, avec la vitesse qui augmente, il s'affermit, résiste mieux ; une légère pression va suffire maintenant ; elle suffit ; les roues ont quitté le sol... A 110 km/h après un court palier à quelques mètres de la piste, l'avion prend son angle de montée. Devant le capot, déjà, les collines du Piémont pyrénéen émergent et se réveillent. A cent mètres, Godefroy rentre lentement les volets et modifie légèrement l'angle de montée ; la vitesse passe à 130, et le «vario» donne presque 3 mètres/seconde. L'atmosphère est très calme, la visibilité excellente. «Un bon jour pour aller sur la chaîne», décide Godefroy. Il vire et met le cap sur le plateau de Lannemezan. Devant lui, monte à l'horizon la borne avancée du Pic du Midi de Bigorre dont l'émetteur de télévision se distingue nettement.

Un ultime coup d'œil sur la gauche ; déjà très bas et très en arrière, presque caché par l'extrémité du plan fixe, le terrain du club se tasse et rétrécit. Godefroy coiffe les écouteurs, ajuste le micro, règle l'émetteur sur la fréquence club et appelle un collègue qui, en bas, lui répondra peut-être... «St Gaudens Club, de Fox-Bravo-Kilo-Delta-Oscar, (F.BKDO), pour vérification signaux...

- Delta Oscar, de St Gaudens Club, je vous reçois cinq, St Gaudens...»

Quelques secondes, le dialogue un peu ésotérique se poursuit. Godefroy indique brièvement sa route : Lannemezan, Bagnères de Bigorre, le col d'Aspin, le Peyresourde, le Balès (!)... Retour prévu dans une petite heure... Dans l'écouteur, la voix familière du collègue au sol grésille encore : «Delta Oscar, bonne route, St Gaudens...

St Gaudens, merci, je quitte la fréquence, Delta Oscar».

Sous l'aile gauche, Lannemezan écartèle ses rues. A droite, les vallées issues du plateau dessinent leur éventail qui s'évase vers les lointains horizons du Gers. Dans l'axe du capot, montent les damiers champêtres du plateau de Cieutat, tranchant par ses cultures ouvertes sur le brun moutonnant des Baronnie. Isolé sur sa haute butte, le donjon carré de Mannezin n'est plus qu'une simple borne car l'altimètre indique déjà plus de 3000 pieds (environ 1000 mètres). Au sud, semblant monter en même temps que l'avion, la barrière pyrénéenne, poudrée de blanc sur ses crêtes, brune et noire à sa base, au gré des versants boisés de feuillus ou de résineux, révèle ses dimensions vraies de muraille hors de proportion avec l'échelle humaine. Par-delà les Baronnie, se creuse déjà la haute vallée de l'Adour. Bagnères de Bigorre tasse au pied des pentes, la géométrie capricieuse de ses toits d'ardoises. Sur la droite, soigneusement tenue à distance par Godefroy, soucieux de ne point pénétrer dans la zone de contrôle de l'aérodrome commercial de «Lourdes-Airport», l'agglomération tarboise s'estompe dans la brume. Mais devant le capot, de plus

en plus présent, obsédant, le pic du Midi dresse sa face Nord. Les bâtiments de l'observatoire, dominés par l'immense émetteur TV, se précisent. Godefroy maintient l'avion sur son angle de montée, le régime à 2500 tours, le vario affichant toujours un confortable 2 mètres/seconde. Une fois de plus, comme en semblables circonstances, Godefroy se laisse aller à des comparaisons loufoques : s'il grimpeait, à bicyclette, à 2 mètres/seconde ! Et pourtant, son avion est peu puissant, assez paresseux aux approches de 2000 mètres d'altitude...

Les 2000 mètres, il les atteint présentement. Cela lui suffit, en regard des 1500 mètres environ des cols qu'il va survoler.

Il infléchit mollement sa trajectoire vers l'Est, se met en palier, règle le régime moteur et le flettner jusqu'à rendre neutre le manche sous sa paume. La muraille du pic du Midi glisse sur sa droite. Juste devant le capot, la vallée de l'Adour se divise en deux branches au niveau du minuscule village de Ste Marie de Campan. A droite, sinuant vers la Mongie et l'ensellement du Tourmalet, un mince liséré s'échappe du hameau de Gripp, frôle le petit lac d'Artigues et zèbre la forêt sur deux étages ; route du Tourmalet, longues rampes sans accalmie ni concession, lacet de Caderolles, pare avalanches escamotant la chaussée et abritant troupeaux de vaches et essaims de mouches, route chère aux randonneurs, comme tu es dérisoire, vue de haut, dérisoire et pourtant émouvante et fascinante dans ton effort savant, de virage en virage, vers les hautes zones où tu croches ton imperceptible trace dans la célèbre tronchée sommitale !

Inclinant un peu l'avion pour éliminer un reflet gênant sur l'arrondi du cockpit, Godefroy distingue et saute les derniers lacets du col ; il les voit, effectivement, bien marqués en liséré noir dans la mince couche de neige qui recouvre parcimonieusement le haut de la combe. Et puis le cap est mis vers l'Est. Voici Payolle et son lac dans son berceau de pentes tapissées de sapins. Dans la forêt, Godefroy détaille les quatre lacets qui font se hausser la route de l'Aspin de la carrière de marbre vers la combe du col. Minuscule, mais bien visible, une voiture émerge de la sapinière. Y a-t-il quelque cycliste par là ? Ça n'est pas impossible, l'absence de neige, la clémence du temps pourraient le laisser supposer. Du reste, la veille même, Godefroy n'est-il pas venu là avec son épouse, à vélo cette fois ? Ils ont ensuite regagné leur base par la Hourquette d'Ancizan... La Hourquette qui défile précisément sous l'aile droite, au pied même du pic d'Arbizon.

Et puis, d'un coup, en un familier mais toujours saisissant effet, se creuse sous l'avion la vallée d'Aure, ses petits villages piqués sur les pentes ou au long de la Neste, St Lary et le plateau du Plat d'Adet avec sa route en balcon où s'illustra Poulidor. Au Plat d'Adet, les cyclos y étaient aussi, en ce mois d'octobre 1977, pour le rallye de l'Appel des Pyrénées cher au Président d'Honneur de la FFCT, Léon Creusefond. Une fière grimpeuse, en vérité, propre à donner à réfléchir aux adeptes de trop grands braquets... même vue d'avion, la pente se devine à l'angle très ouvert du lacet qui replie les deux branches du compas au-dessus de St Lary.

Après les lointains, les immédiates réalités du tableau de bord : 50 litres à la jauge, 150 km/h au badin, 2150 tours, le vario sur zéro, 85° au thermomètre d'huile, tout va bien à bord... A nouveau, l'horizon un vrai tour d'horizon, tous azimuts, comme l'a cent fois recommandé à Godefroy son instructeur quand il était «à l'école». C'est vrai, le ciel est vaste, très vaste, les «commerciaux» taillent leur route à des niveaux beaucoup plus élevés que celui où évolue le Rallye ; mais après tout, il fait beau, les aéro-clubs sont nombreux dans la région et des collègues pilotes, même s'ils n'ont pas des motivations extra-cyclotouristes, peuvent avoir envie, eux aussi, de survoler la vallée d'Aure. Evidemment, les routes du ciel sont moins étroites, moins sinueuses que les voies terrestres et surtout, on y évolue dans les TROIS dimensions. Mais quand même...

Eh bien non, Godefroy est seul. Il y a bien, presque à sa verticale la quadruple traînée d'un «Jet» qui fait route plein Nord, apparemment vers Paris où il sera dans une heure. Là-haut, on doit servir les déjeuners. Godefroy y pense car il est 12 h 30 et il a faim. On peut piloter un avion et avoir faim. Mais avoir faim en vallée d'Aure, en avion, à 12 h 30 et avoir faim toujours à 12 h 30 et toujours en vallée d'Aure, à bicyclette, ça n'est point pareil, surtout, si dans les deux cas, on se dirige vers le Peyresourde. Précisément, juste en avant du bord d'attaque de l'aile gauche, Godefroy distingue le petit pré, sur le bord de la Neste de Louron, où il a

coutume de déguster «ses vivres tirés du sac» quand il est en randonnée. Aujourd'hui, c'est inutile. Dans cinq minutes, à plus de 400 mètres sous ses roues, l'échancrure du Peyresourde va défilé assez lentement pour pouvoir en détailler les pentes, les courbes de la route, la haute borne sommitale ; lieux combien familiers, dominés cette fois mais non vaincus, survolés mais point gagnés, offerts aux regards mais plus inaccessibles en fait que lorsqu'il les faut atteindre, le visage ruisselant, à huit ou dix à l'heure, c'est le miracle, mais aussi l'illusion du moteur, la griserie de la maîtrise apparente par le biais d'une merveilleuse mais trompeuse machine; c'est la grande conquête, mais aussi, peut-être la suprême tricherie. Godefroy triche en survolant le Peyresourde. Mais est-ce bien de la tricherie ? Il fait la part des choses, avec toute la lucidité dont il est capable ; pas d'effort physique assurément, mais cet avion, d'autres (et quels autres !) l'ont imaginé, l'ont conçu, en ont construit les ancêtres et l'ont construit lui-même. D'autres lui en ont expliqué, révélé, appris le fonctionnement, l'usage et la maîtrise, lui-même a fait effort pour apprendre à l'utiliser, au modeste niveau qui est le sien et, survolant à ses heures ses cols familiers, il a le sentiment, justifié ou non, de ne point tricher, en tout cas, avec lui-même.

Sous le capot se révèlent le haut Larboust, et au-delà les profondeurs de la vallée de Luchon. Godefroy vire à gauche, plein Nord, escamotant un instant sous son aile droite montant vers le ciel les crêtes infinies du Val d'Aran et de l'Ariège. Maintenant, il longe la ligne de sommets secondaires qui vont du Peyresourde au col de Pierrefitte et à celui de Balès. Au bas d'un versant tapissé de conifères se blottit le village de Bourg d'Oueil d'où s'échappe la petite route pastorale qui se hausse vers le col. En ce mois de Décembre, même peu enneigé, les troupeaux ont depuis longtemps déserté les hautes pâtures. Ici passèrent, en leur temps, des centaines de cyclotouristes dont beaucoup se demandèrent alors s'ils n'étaient point fourvoyés dans un nouveau Sinaï par un faux Moïse... Mais tout ceci, c'est déjà de l'Antiquité...

A la verticale du col de Balès, Godefroy diminue le régime à 1500 tours et met l'avion en descente ; il va, pour rejoindre le terrain, tendre un téléphérique géant et invisible, par-dessus les forêts puis les villages de la Barousse. Le vario indique une chute de trois à quatre mètres par seconde. Au bout de deux minutes, l'ensellement du Balès est déjà loin et haut derrière l'empennage et voici qu'au détour des dernières pentes boisées apparaît la géométrie romane de St Bertrand de Comminges dans sa combe familière...

«St Gaudens CLub, de F.B.K.D.O., pour vérification signaux, bonjour...»

St Gaudens ne répond pas. C'est normal. Il est presque treize heures et les collègues de l'aéro-club sont allés manger. Godefroy va donc accomplir sa procédure de routine, un passage à 400 mètres à la verticale du terrain pour vérifier la «biroute» (la manche à air). Elle indique un léger vent d'Est, comme au décollage. Près des hangars, une seule voiture, la sienne et, en principe, son chien, bête patiente et résignée, qui doit attendre le retour de son volage maître sur le coussin arrière, allongé comme une loutre, le museau entre les pattes de devant.

Réchauffage «carbu», avant-dernier virage, réduction, sortie des becs un cran de volets. Le badin à 110, Godefroy vire à gauche une dernière fois et place le capot dans l'axe de la piste qui monte doucement vers lui. Sous l'avion, défilent les détails familiers de la «finale», un champ fraîchement labouré, une prairie, une clôture, un chemin de tracteurs, un lopin de terre aux vieilles jambes de maïs fraîchement décapitées, les balises de l'entrée de piste. Doucement, le manche est ramené en arrière, le capot remonte vers l'horizon, l'avion très ralenti plane, plane encore un peu. Sur les côtés, les balises défilent, de plus en plus hautes, de plus en plus lentes. Le sol ! sur les deux roues principales d'abord, puis sur la roue avant, l'avion redevient engin terrestre, un peu cahotant, pataud et malhabile. Godefroy vire au frein, roule sur le gazon humide, vire encore près des pompes, stoppe sur le parking ; l'étouffoir ; quelques ultimes sursauts du moteur. L'hélice immobile barre l'horizon comme un grand sabre noir. C'est le silence à peine souligné par le chuintement finissant du «gyro» qui tourne encore. Contacts magnétos coupés, contact général coupé, essence fermée.

Il est 13 h 05. Godefroy déboucle sa ceinture, déverrouille le cockpit. Dehors, il fait presque tiède. Cet après-midi, il fera bon à bicyclette !

NOTES DE L'AUTEUR

De même qu'il existe un riche jargon à l'usage des cyclistes, l'aviation possède forcément un abondant florilège de termes techniques. J'en ai volontairement éliminé beaucoup, sans objet. Peut-être est-il utile, néanmoins, de préciser brièvement le sens de quelques termes dispersés dans mon texte.

Fox-Bravo-Kilo-Delta-Oscar (F.B.K.D.O.) : lettres d'immatriculation de l'avion exprimées selon la nomenclature officielle, dite «Code Q».

Le Vario : (Variomètre) Cadran indiquant, en mètres seconde, les vitesses de montée ou de descente.

Le Badin : Compteur de vitesse.

Le Palonnier : Pédales actionnant le gouvernail de direction.

Becs et Volets : Dispositifs placés sur les ailes, pour améliorer la sustentation aux basses vitesses.

Réchauffage «carbu» (du carburateur) : Dispositif de sécurité, actionné lors de la mise au ralenti du moteur, pour éviter tout risque de givrage du gicleur.

Flettner (ou TAB) : Volet compensateur agissant sur le gouvernail de profondeur (montée ou descente).

Pour tout autre renseignement concernant l'escalade des cols par un engin mu autrement que par la force musculaire, s'adresser aux aéro-clubs locaux ou à l'E.N.A.C. (Ecole Nationale de l'Aviation Civile), ou plus simplement à votre garagiste habituel !

COUP DE FOUDRE

Jolie, fine, élégante, racée, personne pour me rendre hommage. Pendant longtemps les regards m'ont effleurée, sont passés sur moi sans vraiment être accrochés. J'ai eu des moments d'espoir, de crainte, de désespoir. Brusquement, au moment de ma plus sombre nuit... l'illumination... deux lumières intenses me brûlaient de leurs feux. Les yeux extasiés de celui que j'attendais. Regard de joie, de rire, de doute de celui qui n'ose y croire, regard de vie, d'espérance, de promesses et d'amour. J'avais rencontré mon seigneur et Maître, mais aussi mon valet d'amour pour la vie.

Mon seigneur et Maître, je l'ai servi de mon mieux avec autant de joie et d'amour qu'il en a eu pour moi. Parée, pimpante, toujours brillante grâce à ses soins et ses attentions incessantes, jamais personne n'a pu dire qui de notre couple était le plus heureux. Bien sûr, nous l'étions tout autant, chacun à sa manière, l'un étant le complément indispensable de l'autre.

Notre roman d'amour a duré. Les Noëls, les 14 juillet, se sont ajoutés au fil des jours et des années, toujours traitée avec douceur et compréhension. Notre existence vagabonde fut pour nous le motif de nous réjouir toujours de nous être rencontrés.

Les plaines et les ruisseaux, les arbres des forêts, les montagnes majestueuses savaient nous reconnaître et nous aimer puisque nous les aimions.

Quelle fierté pour moi de voir dans ses yeux la joie du vainqueur d'un haut col de montagne ! Et aussi de sentir son regard adouci et reconnaissant de lui avoir fait éprouver une des émotions les plus profondes que nous puissions connaître parce que partagée. Seuls tous les deux, le ciel à portée de main, insatiables, nous pensions déjà aux rivages méditerranéens ou atlantiques, à ceux découpés et sauvages de la Bretagne, à la forêt landaise.

Il y avait le temps de la pause à la saison la moins favorable à notre vagabondage. Jamais oubliée, Il venait s'asseoir tout près. Je devais avoir sur moi, imprimées par je ne sais quel sortilège, les vues des contrées parcourues. Dans ses yeux défilaient comme sur un kaléidoscope, des paysages connus mais aussi des sites paradisiaques, promesses de nos futures découvertes.

Longtemps, longtemps notre inséparable couple a communiqué dans l'amour de la nature. Et puis vient un temps où l'âge aidant, toute remplie de souvenirs, il a fallu savoir se retirer. Surtout ne croyez pas que je suis oubliée, que je suis triste. Je suis encore choyée, j'ai ma place au foyer et je ris bien des aventures de mon fils le Vélo. Un peu plus turbulent que je ne l'ai été (il faut bien que jeunesse se passe !). Il est sur la bonne voie et en bonnes mains. Il aime bien sa partenaire, 19 ans, je crois. L'avenir est à eux.

La vieille bicyclette de M. LAPEYRE.

René LAPEYRE
BIARRITZ (64)

LE CYCLOMASO

Rameau noble de la grande famille Cyclovulgaris, l'espèce Cyclomaso se compose de rares sujets qu'on peut parfois rencontrer sur les routes de montagne particulièrement délabrées où ils semblent se complaire ; impossible de les confondre avec le Cyclofactor ruralis qui n'existe plus, mais il arrive que le Cyclomaso, chassé par un impérieux besoin de nourriture ou en quête urgente d'un abri, abandonne ses repaires traditionnels et vienne se mêler à ses cousins vulgaris.

Aucune méprise possible, là aussi, grâce à la délicate couche de poussière dont le savant dégradé saupoudre de bas en haut l'animal et sa monture, aux constellations boueuses qui l'éclaboussent, toutes turpitudes en général épargnées au commun des «cyclos». Le sujet a toujours «de la bouteille», car on ne naît pas Cyclomaso, on le devient, après avoir fait toutes ses classiques de Cyclovulgaris ; alors seulement, provoquée par le besoin de découvrir de nouveaux domaines propres à son épanouissement, s'opère la métamorphose qui voit l'éclosion du Cyclomaso achevé ; l'individu se caractérise par un énorme appétit d'insolite, une ardente soif de liberté, un goût bizarre pour la rêverie solitaire et la souffrance.

Aussi, à l'inverse de la plupart des Cyclovulgaris qui, durant l'hibernation, attendent en léthargie que leur cellule élabore leur ration annuelle de distractions grégaires, le Cyclomaso met à profit le long hiver pour faire, à défaut de ses membres engourdis, fonctionner sa petite tête. Il faut le voir fouiner dans ses cartes, parfois la loupe à la main, pour ne perdre aucun détail, dit-il, mais tout le monde sait qu'il est devenu myope à force de scruter pendant des veillées entières ; et tout-à-coup, sa prunelle se fige et jette un éclair, et voici que son souffle se fait court et syncopé, que son corps jusqu'alors immobile est secoué de spasmes ; l'émotion est d'une rare intensité, comparable à celle des «copains» découvrant Ambert et Issoire : son œil infailible vient d'accrocher la trouvaille de l'année, et à coup sûr il ne laissera pas passer l'été sans aller y secouer sa vieille carcasse, oubliant comme toujours les leçons du passé qui ne s'en est pourtant pas montré avare, mais la cervelle du Cyclomaso ressemble à ces cadrans solaires qui n'enregistrent que «l'heure des beaux jours», et cette faiblesse lui joue parfois des farces amères dont il s'extirpe toujours avec honneur, sinon avec bonheur.

Connaissant ce curieux animal, voyons de plus près son milieu spécifique, que caractérisent une indéniable rudesse et un certain sentiment d'insécurité. Aussi, pas de ces fringants dimanches matins dont les machines racées et dépouillées ne sauraient sans déroger et sans pâlir se fourvoyer en ces lieux frustes ; non plus que de ces pseudo-cyclotouristes qui n'ont jamais perdu de vue leur clocher et qu'obsèdent davantage leurs dérisoires rivalités personnelles ou tribales plutôt que la poursuite d'aventures libres et désintéressées.

En perpétuel changement, le domaine du Cyclomaso le contraint à un effort permanent d'adaptation sous peine d'extinction pure et simple à l'image des grands monstres stupides du Secondaire qui payèrent ainsi fort cher leur insouciance paresse. Partout, en effet, l'asphalte noir et lisse pousse chaque année plus haut ses sombres tentacules, tirant derrière lui la civilisation et son cortège de calamités, mais par une juste compensation s'ouvrent sans cesse de nouveaux horizons lorsqu'une route toute neuve, toute blanche, s'avance sous la forêt ou s'élève dans l'alpage.

Pourtant, le Cyclomaso ne peut se retenir d'investir dans une grosse larme en songeant à tous ces hauts lieux jadis humectés de sa sueur, fécondés ici d'une vis foireuse, là d'un écrou libertaire : l'éclatante Casse Déserte, la terre battue de l'Oberalp, la tôle ondulée du Grand-Saint-Bernard, la «piste d'essais» du Simplon, la Furka majestueuse, le martial Restefond... Que reste-t-il de tous ces grands noms qui consacraient une carrière de «Cyclo» ? Comme un hêtre vénérable regarde à l'automne partir ses feuilles d'or, la prestigieuse panoplie accrochée aux Alpes s'est peu à peu dégarnie de ses plus beaux fleurons transformés en boulevards bruyants et empuantis.

Traqué de partout, le Cyclomaso réapparaît toujours sur d'autres chemins défoncés, hérissés de cailloux, crevés d'ornières, coupés de borbiers ; pour y trouver quoi ? Pour seuls bruits, ceux qu'il aime : le vent dans les branches, le murmure du ruisseau sur les pierres, le chant des oiseaux, les clarines du troupeau. Seuls l'environnent les senteurs légères de la résine, le parfum entêtant du foin coupé, l'âcre odeur de la poussière humide. Ses seules rencontres sont celles de gens simples et bons : le berger sur l'alpage, le forestier sous la futaie, la villageoise à la fontaine ou au champ ; jusqu'au rare touriste, en ces lieux touché par la grâce au point de récupérer le bon sens dont on le croyait à jamais frustré depuis son mariage avec un moteur.

Par habitude, le Cyclomaso rentre la tête dans les épaules pour échapper au déchirant coup de klaxon, et pendant que passe au-dessus de ses oreilles le rituel et spirituel «Vas-y Poupou» ou «Forza Gimondi». Rien ! Il croit rêver en se découvrant l'objet de tant d'attentions inhabituelles : une aimable causerie par-ci, une orange par-là, ailleurs une ou deux rasades d'épais «barolo», parfois même un repas champêtre en joyeuse compagnie et bien arrosé.

Généralement et par définition, sous-alimenté, le Cyclo-pas-si-maso-que-ça refuse mollement avant d'accepter, estimant ces petites douceurs comme une juste compensation à ses misères. Mais de celles-ci, il ne parle guère. Le mauvais temps, il n'en a pas l'exclusivité et la carapace luisante du poncho abrite un douillet micro-climat propice à la méditation.

L'état minable de la route ? C'est ce qui en fait l'intérêt, et un pont emporté, un soutènement éboulé, des arbres abattus ne sont que le piment nécessaire aux menus de gala. La nuit qui surprend, noire et sans étoiles ? Un délicieux moment d'angoisse durant lequel il rêve de la grange au bon foin craquant qui l'accueillera le lendemain... peut-être. Et si un jour vous rencontrez un Cyclomaso se composant un masque grimaçant de tragédie antique pour vous narrer en termes effrayants des aventures apocalyptiques, sachez qu'il s'agit d'un égoïste qui ne cherche qu'à écarter de possibles adeptes d'un domaine ouvert à tous, contribuant ainsi au suicide de l'espèce. Le sujet conscient et équilibré, au contraire vous avouera son amour pour le galbe étudié d'une bonne selle et le velours d'un confortable tapis d'enrobés (allez comprendre !). Il enrage d'être comparé aux sadiques organisateurs de Paris-Roubaix qui, chaque année se lamentent de ne plus trouver de pavés assez ignobles à glisser sous les roues fragiles des concurrents. Le Cyclomaso, en un mot, ne l'est jamais à l'état pur, mais occasionnellement et de bon cœur lorsqu'il a choisi de payer le prix qu'il faut pour hisser de temps à autre le cyclotourisme au-dessus du niveau de la gentille promenade.

Puisse ce modeste plaidoyer faussement cyclomasochiste réhabiliter ces parentes pauvres que sont les innombrables routes blanches soigneusement évitées de la plupart des «cyclos».

Chacun pourra compléter selon ses goûts et ses aptitudes une sommaire nomenclature des plus remarquables d'entre elles, limitée au domaine alpin, mais riche de promesses et de rêve.

De la mer au Léman, les Alpes franco-italiennes offrent une profusion de routes militaires et pastorales: Guérins, Lubéron, Majastres, Authion, Salèse, Sampeyre, Moutière, l'interminable et aérienne rocade des crêtes de Tende, les hauts alpages piémontais de Cunico, les balcons de la Guisane et de Sestrières, les parages Mont-Cenis-Bardonnèche, Sarennes, Cormet d'Arèches et bien sûr, le Parpaillon de valeur symbolique et initiatique. Beaucoup de noms, au plaisir de chercher, s'ajoutera celui d'en trouver d'autres.

En Suisse, un joli nom, la Croix de Cœur valaisanne et plusieurs faciles traversées des vertes Préalpes de Lucerne, Glarus, St Gall : Glaubenberg, Kunkel, Prangel entre autres.

La Haute-Lombardie est loin d'être en reste avec ses San Giacomo, Culmine San Pietro, le tout récent San Marco, l'infect Vivione, les crêtes de Croce Domini et celles de part et d'autre du Lac de Garde, le solitaire Val Fraele... et le plus beau, le Gavia, dernier grand survivant de l'époque héroïque.

Avec les Dolomites, une sévère sélection s'impose, fouillées comme elles sont d'innombrables chemins aux cailloux blancs menant à des alpages paradisiaques ou à des refuges perdus. De la pléthore, extrayons la perle du Giau, prochainement civilisé, le Limo qui n'est pas près de l'être, et l'inoubliable traversée de l'Alpe de Siusi.

Autour des Dolomites, quelques durs os à ronger : Pennès, Vizzate, Stalle, et les anciennes routes militaires flanquant le Brenner. Voilà pour le Nord. Au Sud, le Manghen et le Brocon. A l'Est le couple sauvage Razzo-Lavardet.

Les Alpes Juliennes, encore farouches et secrètes, ne méritent pas l'oubli où les confine leur éloignement car on peut s'y casser les dentures sur un Vrsic aussi dur à dompter qu'à prononcer, y découvrir la modeste mais étonnante Sella di Sompdogna, tressauter son grand saoul sur le ballast de la Sella Carnizza.

L'Autriche, c'est spécial : elle conserve amoureusement sur ses grands axes quelques tronçons témoins et qui témoignent bien. Leur pente effarante défiant toute logique cycliste surgit toujours dans l'euphorie d'une folle plongée ou alors dans l'agonie d'une rampe à 18 % minimum. On vous fait grâce des blasphèmes qui échappent alors au «cyclo» pas forcément maso, ni bien élevé dont on se paye ainsi la tête. Ce folklore mis à part, l'Autriche possède sa juste part de possibles routes plus ou moins laissées pour compte : Pillerhöhe, Hahnntenjoch, Ehrwalderalm, Hochalmsattel, routes forestières d'Obersteinberg et de Berwang, toutes au Tyrol, Furkajoch au Vorarlberg, Sölkerpass et Klippitztörl en Styrie... J'en passe !

Car pour être un peu longue, cette liste n'en est pas moins très loin d'être, comme on dit, exhaustive, tant sont nombreux les vides qui restent à combler. Vous n'êtes pas maso ? Allons, tous les vrais «cyclos» le sont plus ou moins du seul fait qu'ils payent de leurs peines des joies que d'autres semblent s'offrir sans aucun effort. Mais s'agit-il bien des mêmes joies ? Là est toute la question, et la poser, c'est déjà y répondre.

Michel PERRODIN
Talant (21)

L'EXERCICE DE LA BICYCLETTE EST FAVORABLE A LA FEMME

«Pratiqué avec modération, l'exercice de la bicyclette est favorable à la femme dont il exalte la vigueur, tout en modifiant ses dispositions névropathiques trop fréquentes. Pour être utile, cet exercice doit être journallement fait une heure ou deux au maximum, afin de favoriser l'expansion organique régulière et la tonicité nutritive.

L'allure doit être douce, le costume large, le corset peu serré ; je conseille même volontiers le port d'une bonne ceinture hypogastrique. La bicyclette devra, d'ailleurs, être formellement interdite à toute femme souffrant de métrite ou d'affection du petit bassin. Chez les jeunes filles, je considère cet exercice comme un excellent emménagogue : ce qui signifie qu'il stimule et régularise puissamment la fonction mensuelle, boussole de la santé féminine : toto mulier in utero.

Forme moderniste et ingénieuse de la gymnastique en plein air, le bicycle développe le sang-froid et le sens musculaire, tonifie les muscles du tronc, amplifie la poitrine, assouplit les articulations, favorise le bon fonctionnement de l'estomac et de l'intestin...

Il importe seulement de se méfier de l'abus : ainsi que je l'ai dit dans mon livre «La santé par l'exercice», il faut aussi éviter les mauvais terrains et les vibrations néfastes qui en résultent : éviter les appareils mal suspendus. Je conseille donc les bicyclettes munies de pneumatiques. Je pense, enfin, qu'il faut interdire ce genre de sport aux sujets trop maigres, à cause des compressions nerveuses occasionnées par l'arête du siège vélocipédique.

L'usage un peu assidu du cycle avant l'achèvement de l'ossification (vingt ans) est capable d'entraver la croissance et de faciliter les déviations de la colonne vertébrale. Quant à l'assimilation que certains ont cru devoir établir à un point de vue très spécial entre le vélocipède et la machine à coudre, j'estime qu'elle est peu fondée ; l'activité du corps et la distraction de l'esprit suffisent largement à dissiper cet inconvénient au cas où il se produirait» .

(Dr MONIN, vice-président de La Société d'Hygiène de France avant 1900)

VRAIS COLS ET FAUX COLS

COL - Partie déprimée d'un relief, d'une arête montagneuse souvent utilisée pour passer d'un versant à l'autre.

Passage entre deux sommets de montagne.

Cette définition du dictionnaire correspond bien à ce que nous remarquons lors des longues montées dans les massifs montagneux - Iseran, Galibier dans les Alpes, Tourmalet dans les Pyrénées, Pas de Peyrols en Auvergne, Schlucht dans les Vosges - etc...

D'ailleurs, qui ne se loue pas de gravir un col de haute altitude, surtout après un parcours difficile, mais dont les souvenirs inoubliables effaceront les pénibles efforts. Car nul peintre au monde, même le meilleur, ne peut remplacer sur un tableau, ce que la nature seule, sait nous offrir dans toute sa splendeur.

Dans les régions aux reliefs moins importants, j'admets volontiers que les sommets de côtes méritent le nom de col. Exemple : Haut-Salins, les Clochettes en Lorraine, à la limite hydrographique Mer du Nord / Méditerranée.

Par contre, je m'étonne d'en voir au bord de la mer. En Corse, huit d'entre eux culminent à moins de cinquante mètres. Il en existe aussi dans les Alpes Maritimes et les Bouches-du-Rhône - Esquillon, Villefranche, Pas de Bellefille, Gatasse - Celui de Lesse dans le Loiret me semble curieux.

Maintenant, je me pose ces questions, sans pousser le ridicule voulant que chaque côte mène à un col.

Dans les pays de Loire, au-dessus des vallées du Cher, de l'Indre, de la Vienne, dans le Boulonnais, les collines vendéennes, les Monts d'Arrée, le Limousin, le plateau du Vaucluse, les routes ne passent-elles donc pas par des cols, suivant la définition mentionnée plus haut ?

Les villes de Paris et de Lyon n'en possèdent-elles pas aussi sur les collines de Montmartre, de Belleville, la Croix Rousse ? Celui de Beaurie existe bien à Saint-Etienne.

J'aimerais bien connaître l'avis maintenant des techniciens.

Roland CIPRIANI
Lyon (69)

VRAIS ET FAUX COLS

Pour le téléportif en pantoufles, devant son tour de France, pour le speaker aussi, partout où ça monte pour redescendre de l'autre côté, c'est un col.

A ce niveau là, nos listes de cols seraient étoffées !

A l'inverse, il existe une signification géographique précise du col : c'est un passage situé sur une ligne de crêtes, entre deux hauteurs. L'image classique est celle de la selle de cheval, mais comme cet instrument se fait rare, on pourrait proposer celle de la vieille selle de vélo détendue. A part cette description topographique, pas de col qui tienne !

Ni Puy-de-Dôme (qui est un mont), ni Pas de la Case (66) qui est un fond de cirque, ni col d'Os (26) qui n'est qu'une vulgaire corniche, ce qui n'empêche pas que le pourcentage soit sévère mais juste ! Patrick PLAINE peut être rassuré, les chiens sont toujours là, mais paraissent rassasiés. Peut-être n'aiment-ils pas les mollets de cyclos, jugés trop coriaces... !

Ca laisse tout de même de nombreux cols dans la nature, et si tous les noms ne sont pas des cols, tous les cols n'ont pas de nom. L'usage du panneau-sommet se faisant rare, mais ménageant tout de même de bonnes surprises, surtout en Espagne, où les cartes...

sont ce qu'elles sont ! il nous faut recourir aux cartes. Tous les reproches qu'on leur fait au sujet des noms manquants ne devraient pas faire oublier qu'elles n'ont pas été conçues spécialement pour le club, les noms que l'on y trouve résultent du cadastre, de l'usage local, du choix effectué par chaque cartographe, de l'intérêt touristique et historique et on en passe.

Le col s'appellera «Pas», «Collet», «Port», «Hourquette»... suivant les régions, et la centralisation française en donnera les pléonasmes du style «Col de Port, de Porte, de la Hourquette, du Somport» ou des contresens comme «Col des Très Vents» (trois en occitan) dans l'Hérault devenu Col des Treize Vents !

Et comme tout le monde peut se tromper, terminons par le col de Mougne (84), qui n'est pas sur la route à 769 m comme dit la liste, mais un peu à l'est, dans la garrigue, vers 830 m. Les cyclos consciencieux pourront faire le détour, en faisant attention aux avens !

Mais, plutôt que discuter éternellement, profitons des cols de la liste officielle, découvrons-en d'autres, et n'oublions pas qu'ils ne sont que les merveilleux prétextes de nos plaisirs montagnards.

Philippe GIRAUDIN
Paris

CIRCULATION INTERDITE A TOUS VEHICULES

Il serait intéressant de demander à la SOFRES d'étudier le comportement des cyclistes face à un tel panneau, selon leur âge, leur sexe, leur nationalité, leur profession, leur religion, leur appartenance politique, leur signe astrologique et toute autre catégorie imaginable...

Ce n'était pas la première fois que je rencontrais une interdiction, mais c'était bien la première fois qu'elle était formulée de façon aussi brutale, aussi impérative, aussi catégorique et sans appel, sans justification et sans avertissement préalable, en pleine nature forestière, vers 1400 m d'altitude.

Le premier étonnement passé, je me posais des questions : «Pourquoi ?» - «Pourquoi construire des routes et les indiquer sur les cartes si elles sont inutilisables ?» - «Pourquoi cette interdiction ?» - «Pourquoi à tous les véhicules ?» - «Pourquoi certains ne se posent-ils pas de pourquoi ?»...

En prenant le problème par un autre bout, je me posais d'autres questions : «Qu'est-ce qu'un véhicule ?». Déjà le problème devenait différent... ou sous une autre forme : «Un vélo est-il un véhicule ?». Là, les réponses peuvent varier... De toute façon, je n'emporte que la moitié d'un peigne pour alléger mes bagages, et je n'avais donc pas le dernier Petit Larousse, même dans son édition plume... et puis je ne «circule» pas, je voyage... et, argument suprême, mon vélo ne sait pas lire !

Ce n'étaient là qu'hésitations passagères, simple réflexe de prudence où se mêlent le respect du code, la peur du gendarme et le sens du danger. Ce serait quand même dommage de prendre le risque de mourir seul en cet endroit isolé, et d'obliger les siens à des recherches alors qu'on a pris la précaution de donner son corps à la science et que ce serait tellement plus facile de se faire écraser dans quelque passage piéton protégé d'une grande ville, avec pour soi ce sentiment posthume reconfortant d'avoir été tué dans son bon droit (*).

C'est le genre de réflexion que j'emporte toujours avec moi dans un coin du sac de guidon, à côté de la brosse à dents. Ca fait partie de l'hygiène morale du citoyen discipliné, même si, sous ce vernis culturel vit un bon sauvage qui ne s'embarrasse pas de trop de précautions, et qui préfère encore la saveur de sa petite aventure vécue à la dégustation confortable des exploits d'autrui. Oserai-je le dire ? L'ange gardien qui m'a tenu le guidon une nuit noire où je ne voyais pas ma route et qui m'a déjà sorti de quelques autres situations difficiles continuera bien à me protéger !

Mais revenons à notre route interdite... Déjà, celle du Puy-de-Dôme avait failli me conduire en Correctionnelle pour avoir osé essayer de rouler sur une «route privée rigoureusement interdite aux piétons et aux cyclistes» et ce depuis 1926, par arrêté préfectoral ! Vous le saviez ? Moi pas. Auvergnats et cyclotouristes de tous pays, supporterons-nous longtemps encore un tel racisme ? Sommes-nous des êtres inférieurs aux automobilistes, aux motocyclistes et même aux vélosolistes ? A quand une marche non violente vers le Puy-de-Dôme ? A quand une grande croisade libératrice ? A quand une occupation par une armée de bicyclettes ? Et qui fera le recensement des «routes militaires interdites sauf autorisation» depuis la D.M. du 3 Février 1932 (routes militaires aux environs de Sospel, Alpes Maritimes), quand ce n'est pas en vertu de la loi du 10 Juillet 1791 - Oui 1791 ! - (route militaire du Mont Agel, Alpes Maritimes). A l'époque où il n'y avait ni voiture ni vélo, mais tout juste les premiers pas du cêlérifère de Monsieur de Sivrac ! Ne pourrait-on pas les démobiliser et les rendre à la vie civile ? A moins qu'on ne prenne le chemin inverse et que la France ne devienne un immense Larzac ou un plus grand Canjuers ! Et point d'histoire - de 1940 à 1945, à qui les Allemands, les Italiens, les Américains, les Anglais et les Canadiens ont-ils demandé les autorisations nécessaires ? Merci quand même à Napoléon pour les routes des Alpes, et merci également à un colonel de l'armée de l'air d'une base très aérienne qui m'a autorisé à y grimper «pour le plaisir sportif», autorisation assortie de sa «considération distinguée», et c'était peut-être bien la première fois qu'un tel langage était employé par un officier envers un insoumis, mais ceci est une autre histoire...

On pourrait prolonger la liste des interdictions. En voici deux qui sont authentiques :

- «Défense de prendre des photographies». Entre les cols de Braus et de Brouis dans les Alpes Maritimes. Ça ne vous donne pas des démangeaisons du côté de la pellicule ?

- «Défense d'uriner - Danger de mort». (Dans Marvejols en Lozère). Ça ne vous en donne pas envie ? Je n'ai pas essayé, au pays de la bête du Gévaudan, tout peut arriver !

«Circulation interdite à tous véhicules»... J'arrivais à le comprendre pour le «France» : ce n'est pas l'eau qui manquait, il y en avait même trop pour moi mais sûrement pas assez pour lui. Je le comprenais aussi pour le «Concorde» : on ne l'aurait même pas entendu à cause des tronçonneuses. Je le comprenais aussi pour les autocars climatisés ou les wagons-lits d'Havas Voyages ou autres Jet Tours qui ont l'ambition de réussir vos vacances à votre place ; j'ai feuilleté leurs programmes et leurs catalogues, le monde entier des hôtels et des piscines y figure en photos couleurs alléchantes, mais dans aucune de leurs brochures vous ne trouverez la route où je me trouvais.

J'en étais là de mes réflexions, et d'être dans le mystère de cette interdiction m'était encore plus déroutant que d'être dans le brouillard qui montait de la vallée. J'étais un peu comme la chèvre de Monsieur Seguin, et le col qui marquait le sommet de cet itinéraire interdit me devenait d'autant plus sympathique et nécessaire qu'il était réglementairement inaccessible ! Chaque année, il m'arrive de franchir des cols fermés mais celui-là était un col interdit... attrait du fruit défendu depuis l'aube de l'humanité. Je m'y suis donc engagé et j'avoue que de temps en temps je regardais en arrière si la route ne se refermait pas derrière moi comme cela aurait pu arriver dans un cauchemar de cyclotourisme fiction.

C'était une route forestière avec de la boue, tantôt piste, tantôt boulevard, mais toujours forestière, et j'ai eu un peu honte de traverser pour mon plaisir un chantier d'exploitation où des travailleurs étrangers, voire d'anciens harkis, travaillaient et vivaient sur place dans des conditions difficiles. Le plus pénible a été, dans la descente, de franchir de nombreuses et profondes tranchées creusées en travers de la route pour l'écoulement des eaux... et le plus inattendu de rencontrer un berger étonné me dire : «Mais vous ne vous êtes pas cassé en deux ?» Eh bien non !

Tout s'est bien passé, mais je rêvais d'archéologie, de voie romaine avec des inscriptions latines interdisant le passage des deux roues ! Je pensais à Hannibal traversant les Alpes avec ses éléphants - ce devait être interdit - Je pensais aux archéologues de l'an 3000 mettant à jour un panneau du genre «Deux roues, à pied» ! Qu'en déduiront-ils de notre civilisation ?

C'était en Juin 1977, c'était dans Les Pyrénées ariégeoises, c'était au-delà du 500ème col... vers l'horizon des 1000.

(*) Ce qui a failli m'arriver à Ugine... face à un magasin d'articles funéraires ! Le coup de la flèche verte ! Mon vélo m'a servi de bouclier et c'est lui qui a été blessé.

Paul ANDRE
Menton (06)

LE SENTIER ALPIN

L'ASCENSION

Le soleil, sur la cime, allait bientôt renaître,
Nous le vîmes lever en forme de segment,
Puis l'astre tout entier éclairait la fenêtre
De l'auberge d'un soir, étape d'un moment.

Nous prenions un sentier pour passer les prairies,
La montée était rude au départ des chalets ;
Nous allions lentement, droit vers les bergeries,
Assurant bien nos pas en raison des galets.

Les gentiane et trolle, et la belle pensée
Fleurissaient dans un pré ceinturé de piquets ;
Le soleil au levant brillait sur la rosée
Qui tombait goutte à goutte au pied de ces bouquets.

Sortant de la forêt, nous suivions un passage
Apparent jusqu'au col surmonté d'un poteau ;
Et la sueur perlait tout le long du visage
Quand, parfois, nous devions franchir un dur coteau.

Des bouleaux contrastaient au bord de la futaie ;
En lisière, un tétras dressé sur ses ergots
Coquetait sa femelle adossée à la haie
Qui protégeait du temps plusieurs tas de fagots.

Pour joindre les moutons éparés sur la colline
Un pasteur attentif rappelait ses deux chiens ;
La clarine tintait sous le cou qui s'incline,
Tandis qu'un épervier chassait pour tous les siens.

Les ruines d'un habert tombaient dans la pelouse,
Des éboulis roulaient tout près d'une auge en bois ;
Tandis que nos souliers s'imprégnaient dans la bouse,
Nous approchions du bac pour y tremper nos doigts.

Des oiseaux dépendant de l'abrupte falaise
Tournoyaient sur les bords des rochers stratifiés ;
Du beau schiste ardoisier entraîné par la glaise
Dévalait sur des flychs déjà solidifiés.

Pour franchir une barre au bord du précipice
Nous devions, pas à pas, avancer prudemment ;
Il nous fallut chercher un endroit plus propice
Pour passer cet obstacle et son éboulement.

LE COL

Au sommet du grand col les monts étaient sublimes,
Le soleil, au zénith, éclairant le glacier ;
Des clapiers entassés au-dessus des abîmes
Ressemblaient, vus de loin, à des titans d'acier.

Un névé sur le plan de ce site rupestre ;
Puis des bruits de galops nous mirent en émoi,
Tandis que sur les monts planait un aigle alpestre :
Le Maître de l'espace effrayait les chamois.

Des crocus à foison, fleurissant dans la neige,
embellissaient ce col, ce superbe massif ;
Sur les bords d'un ravin pointait le perce-neige,
Tout comme un naufragé s'accrochant au récif.

Toute de blanc vêtue, une éminente crête
Se mirait dans un lac éclatant et serein ;
Et dans ce clair azur apparaissait l'arête
En-deçà de laquelle étincelait l'écrin.

LA DESCENTE

De l'adret à l'ubac les sols étaient précaires.
Nous descendions le val en longeant le torrent,
Le chemin était plein de sédiments calcaires
Déplacés, depuis peu, par les sauts du courant.

Nos pas, sur le sentier, continuaient à battre.
La marmotte siffla... puis son écho strident
Alerta les rongeurs tous en train de s'ébattre
Sur les bords du ruisseau rapide et cascasant.

Un couple de perdrix, deux jolis lagopèdes,
Partit en cacabant d'un glacis érodé,
Surpris par l'arrivée intrusive des bipèdes,
Puis disparut bientôt d'un vol précipité.

Dans le fond du talweg nous sautions la barrière,
Puis, avant la forêt, nous passions les limons.
Le soleil déclinait tandis que, vers l'arrière,
Nous regardions toujours les splendeurs des grands monts.

Ce chemin muletier traversant la montagne
Est, depuis ce beau jour, un charmant souvenir ;
Nous y pensons souvent l'hiver dans ma campagne
:

Dans le sentier alpin, pourrons-nous REVENIR ?

Jean LONGEFAY

Poète du Beaujolais de Savigneux (01)

Ce poème est une description en forme de synthèse.

Il rappellera à beaucoup d'entre nous ces passages muletiers où, seuls dans le silence des altitudes, nous avons vécu des instants inoubliables. La petite reine est, bien-sûr, toujours présente, ce qui justifie l'emploi de la première personne du pluriel par le Cyclo solitaire.

Je pense que certains mots ou expressions, ésotériques au regard d'un non initié, seront bien compris des amis de la montagne, sans qu'il soit besoin que je traduise.

RANDONNEES ALPESTRES

De Méditerranée aux monts de l'Helvétie,
Et puis de l'Oberland jusqu'à la Vénétie
J'ai franchi des sommets, des vallons encaissés ;
J'ai vu bien des hameaux sur des pitons usés
Par les pluies et les vents gonflés par les orages
Qui, depuis la genèse, ont sculpté tant d'ouvrages.

Regarde ! tous ces rocs et encor ces îlots,
Ce sont les contreforts où se brisent les flots.
La rose et les œillets de Nice sont suaves,
Et l'Estérel est rouge entre tous les agaves.
Les mimosas en fleurs et l'oranger en fruits
Jalonnent mon chemin où se mêlent les bruits.
Du littoral à Grasse et d'Avignon à Vence,
Ami, sens ces parfums ! : c'est toute la Provence.

Le chant de la cigale emplit les oliviers,
Et le site des Baux est fleuri d'amandiers.

Vois donc ce dôme altier ! qui, dans le ciel, s'érige
Au pays des Mistral : Poète félibrige,
Et nom de l'aiglon qui courbe les cyprès.
Viens grimper avec moi ! pour le voir de plus près
Ce mont Ventoux sublime exilé dans la plaine :
Allons-y doucement ! pour ne pas perdre haleine.

Du rivage d'azur aux grands massifs alpins,
La pinède fait place aux forêts de sapin.
J'ai remonté le cours du Var, de la Tinée,
Tributaires torrents de Méditerranée.
D'Ubaye à Restefonds j'ai fait souvent le tour
Pour aller aux confins du parc de Mercantour.
De Vanoise à l'Oisans la faune a son domaine :
La marmotte s'ébat, se roule et se démène
Sur les bords du ruisseau, sans souci du danger.

Soudain une autre siffle en voyant l'étranger :
Cet intrus est un homme ou l'aigle dans l'espace.
Les chamois, eux aussi, se méfient du rapace,
Et les deux bouquetins ne livrent plus combat
Quand le maître des airs, subitement, s'abat.

Le col de l'Iseran, tout seul, vaut le voyage,
Des cimes aux glaciers, quel merveilleux passage !

La flore est abondante au col du Lautaret,
Elle est très variée et mérite un arrêt.
Les derniers jours de Juin sont les plus favorables,
Mais ne cueillez pas trop de ces fleurs adorables.
Les plantes coupées sont comme des oiseaux
morts,

Elles vont se flétrir : Évitez les remords !
Humez et contemplez l'Aster et l'Ancolie,
La Campanule aussi vous paraîtra jolie.

Sur le Mont-Blanc on voit beaucoup de randonneurs.

Ce massif dominant a droit à ces honneurs
Car il séduit toujours par sa grandeur suprême,
Et tout contemplatif lui dédie un poème.
On peut faire un circuit en y mettant des jours.
L'artiste fasciné voudrait peindre toujours
Quand le soleil couchant colore les arêtes
Et lance ses rayons entre toutes les crêtes.

L'Italie et la Suisse ont un sommet divin :
Il a souvent tué, ce Dieu nommé Cervin.

Suivez le cours du Rhône et le val qu'il arrose,
Car c'est du Haut-Valais qu'on peut voir le Mont Rose
Se teinter sous les feux qui viennent du Levant,
Et puis les Jungfrauoch et les glaciers devant.
Au Tyrol, aux Grisons vous verrez du folklore,
Et près du lac de Garde une exotique flore.
En grim pant au Stelvio ! Le site est ravissant,
Et ce point élevé donne accès au versant
Qui vous mène à Venise et à l'Adriatique.
Cette barre sanguine est la Dolomitique :
Arrêtez-vous ! pour voir la perle du Trentin,
Quant à moi je m'en vais : mais pas sur «l'aventin».

J'ai fait cet exposé pour vous donner envie
D'aller vers les sommets qui subliment la vie.
Vous désirez partir ? Je le vois à vos yeux.
- Mais comment visiter ces pays merveilleux,
Est-ce mieux en voiture, ou bien comme un bipède ?
- Non ! le meilleur moyen : C'est le vélocipède.

Jean LONGEFAY
Poète du Beaujolais de Savigneux (01)

Ce poème participera au «Cyclamen d'Or 78» Grand concours annuel des Lamartiniens de LYON et du Sud Est.

Ce poème est un hommage rendu au Massif Alpin pour les joies profondes qu'il nous procure. Je le dédie aux Cyclo-Montagnards et principalement aux Amis du Club des Cent Cols.

MON TOUR DU MONT BLANC

La borne kilométrique indique «ALBERTVILLE 4». Dans moins d'un quart d'heure, notre périple sera terminé, il aura duré trois jours et nous aura permis de faire le Tour du Mont-Blanc.

Mais qu'est-ce donc que le Tour du Mont-Blanc ? De la façon dont il a été effectué par notre groupe de dix (dont une dame, un monsieur de 70 ans et un gamin de 14 ans), ce n'est pas une épreuve, mais au contraire, une très belle promenade dans un décor d'une beauté incomparable.

Domage que le Mont-Blanc ait été, pour nous, comme l'Arlésienne. Nous en avons beaucoup parlé, nous ne l'avons pas vu.

Et pourtant...

Il a débuté au matin du premier jour, par une erreur d'aiguillage et un demi-tour dans une cour d'usine. Après quoi, nous avons eu droit à la cohorte motorisée que nous avons laissée, en partie, à Séez, quittant à regret la route de l'Iseran.

Mais la montée du Petit-Saint-Bernard remplace avantageusement celle qui fut la plus haute route d'Europe. Malgré ses 2188 m, c'est un col de famille que l'on atteint en douceur par une route qui se prélassa à flanc de montagne comme pour retarder le passage en Italie. La pente est régulière et les surplombs pas du tout vertigineux. La haute vallée de l'Isère vers le Sud, les agglomérations de Séez et de Bourg-Saint-Maurice apparaissent tour à tour au gré des méandres. La descente vers Courmayeur se fait prudemment. Un arrêt avant Pré-Saint-Didier pour contempler et photographier les Grandes Jorasses.

Mon tour du Mont-Blanc, c'est aussi l'hôtel Lanterna à Saint-Pierre d'Aoste, un gîte comme tant d'autres et qui n'aurait laissé qu'un banal souvenir s'il n'avait été le théâtre d'un petit incident.

Après avoir rangé nos bicyclettes en sécurité dans un garage, nous pénétrons dans l'hôtel par un escalier monumental, les bras encombrés de nos sacs, car nous sommes entièrement autonomes et nous trimballons nos bagages.

En ce lieu, voué aux automobilistes, nous sommes le point de mire de dizaines de paires d'yeux qui prennent l'air à la terrasse.

Et voici que, sitôt entré dans ma chambre, je sens quelque chose qui descend le long de mes jambes. C'est mon cuissard dont la ceinture élastique a cassé et qui subit l'effet de la pesanteur.

Je tremble encore à l'idée du résultat si cela s'était passé quelques minutes auparavant, sans que je puisse m'aider de mes mains encombrées pour retenir mon unique pelure. Depuis ce jour, je porte des bretelles...

Notre Tour du Mont-Blanc c'est le ravitaillement d'Aoste, avant d'attaquer le Grand-Saint-Bernard où les commerçants, pour éviter de rendre la monnaie, arrondissent les comptes à la dizaine de francs supérieure.

Et puis, il y a le Grand-Saint-Bernard... J'avais toujours rêvé d'escalader ce col que je considérais comme gigantesque. Il l'est !

Le paysage change constamment que ce soit dans la montée irrégulière du début ou dans la deuxième partie, au-dessus de Saint-Rhémy où nous nous arrêtons pour manger et faire provision d'eau.

L'on peut croire un moment qu'on approche du sommet, mais un coup d'œil sur la carte démontre le contraire. Les derniers kilomètres sont vraiment à la dimension de ces montagnes qui dominent le minus-

cule ruban goudronné culminant à 2473 m.

Notre tour du Mont-Blanc, c'est aussi la déception d'arriver à cette altitude avec un soleil radieux et de plonger dans le brouillard sur le versant suisse. Tandis que les uns visitent, les autres photographient et se couvrent pour la descente. Heureux cyclo qui possède survêtement, gants et bonnet !

Plus bas, nous aurons le plaisir de prendre en photo des marmottes en semi-liberté dans un parc grillagé. Nous aurons de la pluie pendant une dizaine de kilomètres et ce sera le moment de la première (et dernière) crevaillon. Le pneu a rendu l'âme, et il faut le remplacer à Martigny où nous arrivons avec une heure d'avance, les suisses ayant conservé l'heure d'hiver.

Le patron de l'hôtel du Grand-Saint-Bernard, prévenu de notre arrivée, sort pour nous accueillir et le chef cuisinier nous dit que nous pourrions récupérer nos forces avec ce qu'il a préparé. Avant qu'il ne se remette à pleuvoir, nous allons mettre nos montures au bercail.

Ensuite, il y a le troisième jour, le troisième grand col, mais pas aussi terrible qu'on ne l'imagine.

C'est la Forclaz qui débute au niveau des vignes qui ont donné ce bon vin de Gorrion que nous avons dégusté hier soir au repos, et qui se termine à 1527 m pour basculer vers la France. A la frontière, au Châtelard, nous retrouvons le train que nous avons photographié, hier soir, en gare de Martigny. Au col des Montets, nous sommes dans la réserve naturelle des Aiguilles Rouges, en face des Aiguilles Vertes et des Drus qui percent les nuages.

Mon tour du Mont-Blanc, c'est le contrôle BPF d'Argentière par un hôtelier-cyclotouriste et la fourmière de Chamonix. C'est la route de Chamonix ou Fayet, bourrée de voitures.

Ami cyclo, garde-toi bien à gauche, l'ennemi te frôle et revient sans cesse à la charge. Malheur à toi si tu essaies de t'octroyer un petit peu plus que les quelques décimètres dont tu as la jouissance. Même en te serrant bien à droite, il risque de t'arriver, comme à moi, un caravanier pressé qui double dans un passage très rétréci et qui m'arrache l'appareil de photos que j'ai sur le dos et que je rattrape au vol.

Le tour du Mont-Blanc, c'est enfin l'arrivée à Megève, après une très belle ascension vers Saint-Gervais et Combloux, et la descente vers Ugine sur une route «barrée» aux automobilistes - Une revanche !

A l'heure où j'écris ces lignes, mon tour du Mont-Blanc, c'est quelques centimètres carrés d'une médaille souvenir, c'est une photo sur laquelle je franchis la borne 33, au ras des névés, avant d'atteindre le Grand-Saint-Bernard, et c'est une carte expédiée par la direction de l'hôtel Lanterna qui nous apporte les vœux de nouvel an de l'autre côté des Alpes.

Maurice CAUBIN
GOURDAN (31)

LES CINQ TUILES

C'est un titre pompeux ! A l'heure où j'écris ces lignes, je viens de sortir presque indemne d'une petite Fiat 500, rapetissée par un chauffard un peu éméché. Alors la vraie tuile, quand on l'a vue d'aussi près, on sait mieux ce que c'est, et mon titre paraît un peu dérisoire !!!

27 JUILLET 1975, météo excellente. Alors ce sera un cyclo-muletier autour du Wildstrubel, un sommet suisse bien connu des skieurs randonneurs. Avantage pour un vosgien : deux heures de voiture et on est à pied d'œuvre !

Sept heures du matin, Reichenbach... le petit parking réservé aux usagers des CFF me convient parfaitement, et, avec un égoïsme bien français, j'accapare illico un espace qui ne m'est pas destiné. Dès huit heures les pédales tournent rond, avec en toile de fond la majestueuse blancheur de la Blümlisalp. C'est à Adelboden, déjà chaude du soleil matinal en face duquel elle est assise, que survient le premier pépin : une photo, au sommet d'une butte en forte pente, un faux mouvement... et voilà le petit Rollei 35 qui «déroule» dans l'herbe trempée de rosée.

De ricochet en ricochet, il termine sa course cent mètres plus bas par un bond d'au moins un mètre. Pieds trempés, je le récupère, dégoulinant mais apparemment intact.

Et c'est dans un virage de la petite route qui monte à Geils qu'au cours du casse-croûte, je laisse choir mon appareil pour la seconde fois... à nouveau, apparemment sans mal. Au-delà de la station inférieure du télé-siège, c'est un mini-ruban fort bien goudronné, mais très raide qui monte à l'assaut du col. Et le 26 x 26, dans ces cas extrêmes, est le seul moyen d'épater les touristes suisses.

Hahnenmoospass -1957 m -10 h 45 parmi les badauds ébaubis et curieux qui voudraient bien connaître mon âge. Non mais ! En face, à l'ouest, l'épine dorsale de la Suisse dans sa partie allant du Wildhorn (3248 m) au Wildstrubel (3243 m). Entre les deux, une dépression nettement marquée : le Rawillpass, mon objectif n° 2. Je note qu'il est enneigé et le contrefort rocheux qui le supporte est si raide qu'on se demande où peut bien passer le sentier et même s'il y en a un ! Photo faite, je pose négligemment le petit Rollei sur le sac de guidon. Malheureusement, quand ce sac est très chargé le guidon est un peu fou ; c'est le cas aujourd'hui, et c'est la nouvelle tuile : la boîte à images tombe pour la troisième fois. Et ce coup-ci, sur une pierre du chemin. La cellule paraît HS, mais pas d'autre dommage interne apparent (la suite me le confirmera, démontrant la robustesse de cette petite mécanique - publicité non payée).

C'est tous freins bloqués - ou presque - qu'est avalé le chemin de terre qui plonge vers l'aval jusqu'à ce que, très vite, il devienne un ruban de macadam étroit et tortueux, mais très roulant. Devinez ce qu'on rencontre en Suisse dans les chemins de montagne un dimanche matin ? Des camions militaires ! A Lenk, à la méridienne, les touristes ont envahi les terrasses ; c'est vrai qu'il fait bon vivre. Remontant le tranquille vallon d'Iffigen, c'est à l'Alpenrössli de Färrichen que me sera bouché le trou de midi avec des saucisses grillées et une bonne bière fraîche. Au-delà le chemin, maintenant de terre battue, butte, au pied de la formidable cascade d'Iffigen, l'une des plus impressionnantes démonstrations de force de la nature que je connaisse. A voir absolument, dirait Michelin. Au-delà du vacarme et des irisations, il me faut, un peu amolli par les agapes de tout à l'heure, venir à bout de virages à 20 % qui finissent par dominer la cascade. Quelque gravillon suffit à faire patiner ma roue arrière, et les voitures qui me doublent au centimètre ne facilitent pas les choses. Cent bagnoles au moins assiègent le restaurant d'Iffigenalp... Il est 13 h 30. C'est désormais un sentier raide mais bien marqué qui attaque la fameuse face rocheuse repérée ce matin. Pousser, porter, porter, pousser... arrêt-photo. J'en profite pour glisser un œil sur ma montre placée dans le porte-carte (mise là pour éviter la condensation sur le cadran) : c'est la quatrième tuile... ma vieille Lip a pris la clé des champs pendant le portage, j'ai beau refaire un petit tour vers l'arrière, rien ! Des promeneurs et alpinistes dévalent de la montagne sans interruption, et je suis vraiment la curiosité du jour.

Parfois, des rires bêtes, mais assez rares. A trois heures (les gens qui descendent ont des montres !), l'altitude 2200 est atteinte, avec elle les premiers névés et bientôt le silence une fois laissée à ma gauche, la trace qui vient du refuge du Wildstrubel.

Le petit lac du Rawill est cerné par la neige et la glace, la cabane du col est encore enfouie et des petites fenêtres on n'aperçoit que le linteau. Altitude 2429; il doit être 4 heures. Heureux mais frigorifié par le petit vent coulis qui profite, lui aussi, de l'échancrure.

Versant Valais, un plan d'au moins deux kilomètres permet de rouler facile lorsqu'il n'y a pas, comme cette année, un enneigement exceptionnel. Le décor a changé et, au-delà de la vallée du Rhône, s'alignent, campés l'un contre l'autre, les prestigieux 4000 du Valais. La malchance veut que les seuls promeneurs soient un couple de Parisiens qui ne trouvent rien de mieux que de régler là leur contentieux conjugal et toute la montagne semble se faire l'écho de leurs divergences irrémédiables. Le soir s'avance lorsqu'un tracé caillouteux et pentu se substitue à la pente douce et s'approche du barrage de Tseuzier. Enfin de l'herbe, des vaches et des brebis ; le vélo redevient porteur et non porté. Pas pour longtemps !

Soudain, un blocage net et brutal, je me sens décoller et quitter ma monture dans une trajectoire parfaitement tracée, si parfaitement même que je retombe exactement sur mes pieds, donc sans une égratignure. Le garde-boue avant (en alu), plié en trois, bloque la roue en deux endroits. C'est un bout de tuile - authentique - qui a fait ricochet sous la roue et s'est coincé entre le garde-boue et le pneu, bloquant instantanément la mécanique. Dérisoire : la cinquième tuile de la journée n'est qu'un médiocre morceau de tuile, un vrai, en chair et en os, si j'ose dire !

Mais la journée est finie, l'étape aussi et, l'aluminium redressé à coups de marteau à la bergerie toute proche. C'est dans la tiède ambiance familiale et la fraternité du restaurant dortoir du barrage que se termine la soirée.

La justification du titre s'arrête ici, mais sachez en quelques mots ce qu'est la deuxième étape. D'abord un long tunnel tout noir (ne quittez jamais du regard le trou de sortie et écartez les coudes), puis la descente sur le Valais dans le frisquet matin, avec l'arrivée sur Sierre, face au soleil levant, au milieu des vignobles. A la sortie, à gauche par Waren, petit village de vigneron, belle route en corniche qui vous hisse à 1400 m d'altitude, dans la jolie station de montagne de Leukerbad (Loèche les Bains). Au-delà c'est le sentier qui, par des miracles d'équilibre, parvient à aller et venir dans la formidable paroi rocheuse en haut de laquelle se devine mon troisième objectif : le Gemnipass.

Dans une lettre datée d'Avril dernier, notre camarade BRILOUD me disait entre autres : « J'espère bien que vous ne crapahutez pas en Valais avec des souliers cyclistes. Depuis des années, je rêve d'aller dans ce massif passer la Gemmi, le Rawill, etc... Cette année, peut-être... ».

Pour ce qui est des cols, je suis ravi de lui dédier ce récit ; pour ce qui est des souliers, j'ai abandonné cette fois-ci, et par prudence, le type cyclo pour une chaussure basse à semelle caoutchouc à grosses sculptures, et je m'en félicite vivement car dans certaines conditions, quelques passages d'aujourd'hui pourraient être dangereux en chaussures à semelles lisses. En tout cas, c'est le premier truc cyclo dans lequel j'aperçois les virages du sentier en contrebas en baissant seulement les yeux, et en regardant entre mes jambes !!! Une photo inattendue : celle d'un chamois en perdition dans ce dédale.

A 11 heures, j'émerge au col (2316 m) parmi tout un petit monde que dépose là le téléphérique de Leukerbad. Un peu à l'écart, un vieux Suisse de Romandie est assis sur un pliant et fait joujou avec des pinceaux et des gouaches. Il me raconte qu'en 1938, c'était la mode de faire la Gemmi avec un vélo. Il aurait même vu y hisser un tandem ; les deux équipiers auraient, paraît-il, mis deux jours et bivouaqué dans le sentier !!!

L'intérêt de ce col est qu'en versant nord, vous redescendez en vélo, par un très bon sentier sur plusieurs

kilomètres, jusqu'à l'hôtel Schwarenbach d'abord (une bonne soupe et un bon «fendant»), puis jusqu'à Stock (1800 m). Après, le sentier est raide mais vous pouvez fort bien, sans démeriter, descendre à Kandersteg... en téléphérique. Une heure après c'est Reichenbach et la fin d'une merveilleuse cyclade... et aussi d'un bienfaisant tête-à-tête avec soi-même.

André VOIRIN
Gerardmer (88)

L. BAUDRY DE DAUNIER VOUS PARLE

Une mèche à lanterne à huile aime toujours à fumer. On la corrige un peu de ce défaut en la trempant au préalable dans une eau fortement salée et en la laissant sécher.

Les écrous et les boulons sont les points de couture de la machine. On doit visiter de temps à autre sa machine, comme son habit, pour voir si elle ne se découd pas.

Le caoutchouc plein est fait pour les lance-pierres des gamins ; le caoutchouc creux est fait pour les irrigateurs des gens constipés ; le caoutchouc pneumatique seul est fait pour les machines des velocipédistes.

Ne pas rouler sur pneumatiques parce qu'ils se dégonflent quelquefois, c'est refuser d'aller en chemin de fer parce que les trains déraillent de temps en temps.

J'espère qu'il n'y a pas une Française qui n'ait envie de mordre dans la pomme vélocipédique parce que j'espère qu'il n'y a pas une Française qui manque d'esprit.

Ne pas savoir lire couramment la carte d'état-major au 80.000e, c'est voyager à tâtons comme un escargot borgne.

Le touriste qui file le nez contre le guidon et le dos tendu aux étoiles est une machine à battre les records et un garçon à battre.

Par les journées les plus chaudes, un rafraîchissement efficace est celui-ci : une bouchée de pain sec.

Les chiens sont mis sur les routes pour stimuler la patience et l'adresse des cyclistes.

L'homme qui adore le plus les chiens lorsqu'il va à pied, les avalerait tout crus lorsqu'il va en cycle.

COMMENT UNE FAIBLE FEMME DEVIENT MEMBRE DU CLUB DES CENT COLS

Pour bien comprendre l'histoire, il faut remonter à Décembre 1963, lorsque Maryse alors âgée de 25 ans, a effectué sa première randonnée à vélo : 28 kilomètres de plat - 3 heures de temps. L'après-midi pour récupérer... en promettant qu'on ne l'y reprendrait plus.

Lorsqu'on a la chance d'avoir un mari cyclo (moi), prêt à regonfler les boyaux et le moral, inévitablement une faible femme remonte sur un vélo...

La suite est facile à comprendre : beaucoup de bonne volonté d'une part, beaucoup de patience de l'autre, et progressivement le coup de pédale devient plus aisé et le goût pour ce magnifique sport que nous pratiquons se manifeste...

... De petites sorties en petites sorties, les petits cols (oh, les tout petits) sont franchis sans trop de peine (Esquillon 83 m, Villefranche 149 m etc...).

Les mois, puis les années se succèdent. Rallyes et Brevets aussi, car le poisson a définitivement mordu à l'hameçon. Inévitablement, notre cyclowoman recherche les difficultés et se retrouve au sommet des Cols de l'Arme (823 m), de Braus (1002 m) et de bien d'autres.

1967, c'est la première participation à la journée Vélocio de Saint-Étienne, récompensée par une inattendue médaille de bronze.

1968, elle tente une «classique» de la région : le brevet des cimes. Quelle journée !... Quelle canicule ! Sur 115 partants, on compte 45 abandons... A force de courage, tous les obstacles sont vaincus et, outre les Cols de Nice et de Braus déjà à son actif, elle ajoute Turini (1607 m) et Saint-Martin (1500 m) .

En 1969, au cours d'un difficile brevet, elle franchit le Col de la Couillole (1678 m), plusieurs minutes avant moi... Participant toujours ensemble à la «Randonnée Azuréenne», brevet de 250 km, ce sera la série Col de la Colle St Michel (1431 m) , Col de la Blache (890 m) , Col de Luens (1056 m) et Pas de la Faye (981 m).

1970, 71, 72. Encore quelques bonnes «grimpettes» mais beaucoup de rééditions.

En 1973, ce sera notre première escalade du Ventoux (ô pardon... du Col des Tempêtes)...

Le 5 Mai 1974, en équipe, notre faible femme réalise la Flèche Alpes-Azur sur le parcours Grenoble-Nice (340 km) par les Cols de Fau, de la Croix Haute ainsi que par les Cols des Robines et de Toutes Aures déjà franchis ultérieurement. La même année, au cours d'un «Tour des Alpes Maritimes Randonneur», elle escalade 11 cols dont 6 nouveaux pour elle. C'est alors que nous apprenons l'existence d'un club dit des «Cent Cols». Je m'empresse de pointer, avec le plus grand soin, nos ascensions sur le cahier de route que je tiens scrupuleusement à jour, presque certain d'avoir à peu près le compte... Ô désillusion !... J'arrive péniblement à 70 pour moi et Maryse en est à 41, même après vérification.

Évidemment, certains cols, et non des moindres, ont été à ce jour escaladés maintes fois, mais le règlement est formel, il faut cent cols DIFFERENTS. Nous décidons donc de sortir un peu plus de notre région.

La bataille sera vraiment engagée en 1976 où nous nous attaquons au «Tour du Beaujolais» (organisé par un «Cent Cols» : Jacques Clément). Une bonne série ce jour-là, et une certaine «Vieille Morte» qui méritait bien son nom. Heureusement bien ressuscitée par un salutaire Brouilly 74. Quelques jours plus tard, nous

voilà à la Randonnée des Monts de la Madeleine (organisée par un autre «Cent Cols» : Marcel Sarrazin) autour de Vichy. Une bonne journée et quelques cols de plus.

Outre quelques grimpettes glanées de-ci de-là dans notre région, elle termine sa saison en participant à une nouvelle épreuve, la «Randonnée Var - Haut Verdon» qui passe par la Cayolle (2327m) et Allos (2240m). Tout se passe pour le mieux, malgré un orage de plusieurs heures et avec satisfaction, elle obtient deux «plus de 2000».

L'addition de fin 76 me permet d'envoyer ma première liste. Celle de Maryse s'arrête à 66. L'ascension est longue. Elle n'en a que plus d'intérêt !

En 1977, il faut mettre le gros paquet - Direction des vacances : les Vosges. Tour du Ballon d'Alsace, Randonnées des Lacs Vosgiens, Randonnées Franche Comté-Vosges-Alsace. Au total 20 cols de mieux.

Sur notre lancée, nous voilà au grand rendez-vous du B.R.A. à Grenoble où les 2654 m du Galibier seront vaincus plus par le courage que par le panache... quelques autres cols régionaux ayant été escaladés au cours de l'année, nous voilà au chapitre des comptes : total 96.

Pour boucler la boucle, je connais un circuit au cœur de l'Esterel qui devrait lui permettre de compléter sa collection. Nous voilà donc ce dimanche d'automne avec un vent de fou dans le Col de Belle Barbe, le Col du Mistral et... une route barrée. Nous rebroussons chemin. 98 cols de franchis, nous voilà repartis dans l'autre sens, rien n'est encore perdu.

Reprenant le circuit à l'envers, voilà le Col de l'Évêque, puis face au vent de plus en plus violent, le modeste Col des Lentisques qui, avec ses 263 m sera le fatidique N° 100. Inutile de vous dire que la photo souvenir a été prise au franchissement du panneau ! Un panneau de plus, «route barrée» n'arrête personne. Le Col Notre Dame sera franchi. Ce sera le 101e et la fin de l'aventure, car après la route est vraiment trop défoncée. Qu'importe, le contrat est rempli !

Voilà, Amis cyclos, comment une faible femme devient membre de notre confrérie. Si votre épouse est tentée, sachez avoir au début beaucoup de patience. Plus de tirage de bourre avec les copains... mais quelle satisfaction ensuite de parcourir «ensemble» nos routes et nos montagnes.

Pour nous l'attrait des nouveaux cols à franchir nous a fait sortir de notre région et nous avons découvert des régions nouvelles, nous avons connu des émotions jusqu'alors inconnues et surtout nous avons éteint le tour de nos relations et de nos amis. Évidemment, tout cela n'est qu'un départ. Que ferons-nous cette année ? Quelle nouvelle région allons-nous parcourir ?... Il y a tant à faire et tant à voir !

... Et grand merci au Club des «Cent Cols» de nous avoir ouvert les yeux !...

Robert BELLONI
Antibes (06)

IL N'Y A PAS DE TITRE... LISEZ JUSQU'À LA FIN !

Après une bonne récolte en Corse, j'ai franchi mon 97^e col en Octobre, le Col de Nice. Ce jour-là, j'avais rencontré fortuitement deux «Cent Cols» : Paul André de Menton et Hansjürg Albrech de Lugano en Suisse. Quel plaisir alors d'entendre ces amoureux de la montagne bavarder comme s'ils étaient confortablement calés dans de moelleux fauteuils du plus douillet des salons, sans même imaginer qu'ils étaient en train de pédaler dans les lacets du Col Saint Jean. Je me mêlais à la conversation en poussant des «oh» ou des «Papa» !

Hélas, ensuite l'hiver s'est installé, et ma «petite constitution» ne me permettant pas de braver tous les temps, je guettais un moment propice pour compléter ma liste. Les jours passaient... pluie, mistral, froid, verglas, neige... Je voyais approcher avec anxiété la date fatidique du 31 Janvier pour l'envoi des listes. Et puis fin Janvier, un coup de téléphone. Paul André nous invite dans son fief pour nous présenter à quatre de ses familiers : les cols de Sainte Lucie, de l'Olive, des Boschi et de Garde. Bien sûr, l'idée nous séduit, alors c'est d'accord pour le dernier dimanche de Janvier. La veille, catastrophe, des trombes d'eau s'abattent sur la Côte d'Azur, la grêle et l'orage se manifestent avec violence. Le projet est-il tombé à l'eau?

Le lendemain matin, les premiers rayons de soleil viennent caresser mon petit visage encore endormi, alors je me lève et vais tirer du lit mon papa et ma maman qui sommeillent encore. Ils ne sont pas longs à se lever, hisser les vélos sur le toit de la voiture, et faire les derniers préparatifs. En route pour Menton.

A peine arrivés, notre ami Paul, après un rapide exposé sur la topographie de la région, nous invite à passer aux choses sérieuses. En selle donc. Quatre cyclistes traversent Menton envahi par une multitude de curieux venus là pour la fête des citrons, et partent à la découverte de nouveaux sommets. D'abord les hors d'œuvre. Notre guide Paul nous conduit à travers de minuscules petites routes à la pente respectable pour un «Cent Cols».

«Mettez tout à gauche» nous conseille Paul. Papa et maman soufflent un peu et leurs muscles refroidis ne tardent pas à se réchauffer, par nécessité. Quant à moi, ça va, merci ! Ces petites côtes ne m'intéressent que modérément, il n'y a pas de col à gagner en haut. Le rythme du pédalage me berce et je somnole bientôt, sans prêter grande attention aux magnifiques panoramas sur Menton et ses environs qui s'offrent à nous. Notre petite route s'enroule autour du grand ruban de béton et de bitume que constitue l'autoroute A8. Les avis sont partagés sur le curieux spectacle présenté par ces immenses viaducs barrant la vue, tantôt sur la mer bleue turquoise, tantôt sur les cimes enneigées qui nous dominent. Après ces petits jeux préliminaires, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de l'autoroute, j'entends dans mon demi sommeil, parler de cols... Cela suffit à me réveiller complètement. Les choses se précipitent alors : 98 - Col de Sainte Lucie, 99 - Col de l'Olive, 100 - Col des Boschi, et emportés par notre élan : 101 - Col de Garde.

Toujours avides de cols, nous prions même notre ami Paul de nous montrer ce qu'il appelle le «vrai» et le «faux» Col de Garde, dont l'altitude, selon l'altimètre qui accompagne toujours Paul dans ses escapades, varie d'une cinquantaine de mètres.

Ca y est donc, mon entrée «officiuse» au club des «Cent Cols» peut être proclamée et fêtée. Notre ami nous ramène rapidement à Menton pour nous offrir un bon repas réparateur.

Mille mercis à notre ami Paul André pour nous avoir permis de rajouter ces quatre cols mentonnais, impossibles à dénicher, il faut l'avouer, sur une carte Michelin, mais cependant bien réels.

J'allais oublier de préciser que je viens de souffler ma deuxième bougie et que je voyage confortablement installé sur un petit siège fixé au porte-bagages du vélo de mon papa, et suis toujours surveillé du coin de l'œil par ma maman. Je dois donc remplir les conditions de l'Article 1 du club des «Cent Cols» qui impose d'avoir franchi à bicyclette ou moins 100 cols différents, dont 5 de plus de 2000 m.

Loïc JOUANIQUE, Bar-sur-Loup (06)

REFLEXIONS D'UN " MARI " A QUI IL ARRIVE QUELQUE CHOSE

MONOLOGUE AUTHENTIQUE

La scène débute sur la route du col de la Bonette, un matin vers 7 h 30 :

Où est-ce qu'elle est passée ? Je me suis à peine arrêté pour enlever mon survêtement et je ne la vois plus devant...

Mais qu'est-ce qui lui prend ? Je roule à fond et je ne la revois pas.

Elle va payer cet effort tout à l'heure. Elle manque vraiment d'expérience dans les grandes virées, faut dire que c'est son premier 4000(1)...

Enfin... Je chasse depuis 5 km, la voilà... C'est vrai qu'elle enroule... Il ne fait pourtant pas chaud et je transpire déjà. Je ne vais pas la matraquer tout de suite, je vais d'abord respirer un peu...

En fait, je ne respire pas tant que ça, elle tourne son 34 x 25 comme une hélice.

Bousiéyas : c'est plus raide.

Mais, ça ne va pas, non ?... elle me largue...

«Du calme, rassieds-toi, reprends ton souffle... Tu vas la revoir bientôt, elle sera en travers, alors là pas de quartier, tu flingues tout de suite, tu l'écoeures, quoi...»

Qu'est-ce qu'elle fait là, un lacet au-dessus de moi, c'est pas vrai !

Alors attention, changement de tactique, je la laisse devant, je me contente de contrôler depuis l'arrière : 200 - 300 m derrière, et quand on arrivera au village en ruines, je lui reviens dessus.

Ca ne marche pas comme prévu ! Je ne reviens pas, j'ai même l'impression qu'elle me prend du terrain... Elle arrive au Restefond, après c'est plus raide, elle va se planter !

Elle ralentit... Le problème, c'est que moi aussi je vais moins vite.

Elle va me prendre plus d'une minute...

Bon, admettons... Bien obligé, mais attention il reste deux cols, j'ai le temps de rétablir ma suprématie...

Ce Col de Larche, j'aime pas, c'est trop roulant, pas assez dur.

Elle est toujours là, dans ma roue ?

Ca y est, voilà que ça lui reprend... Elle est passée. Elle est folle, elle ne se doute pas de la suite...

Moi, dans la Lombarde tout à l'heure, c'est un quart d'heure, un bon quart d'heure que je vais lui mettre dans la vue.

Bon, d'accord, 5 minutes en haut, mais j'ai pas forcé, je m'économise, moi ! On va voir ce qu'on va voir : la Lombarde c'est pas de la tarte...

C'est plus raide que je ne pensais... C'est même un peu trop raide. J'ai mal aux jambes.

Pas elle, on dirait... Enfin je ne me rends pas bien compte, vu qu'elle est devant...

Qu'est-ce que je déguste, je suis au goutte-à-goutte.(2)

Et puis..., j'arrête... je m'assois un moment. Je ne sais pas ce que j'ai ! Pas très bien dormi, peut-être ce pâté hier soir j'aurais pas dû en reprendre...

Mais, voilà l'EXPLICATION : le sac... Moi je porte le sac de guidon, elle, elle n'a rien !... Je me sens tout de suite mieux, j'ai une excuse valable... Je repars.

Le sac, y a pas que ça. Déjà à Lutry, en juin, je l'ai laissé partir avant moi, je ne lui ai repris qu'un quart d'heure sur les 130 km. Et puis au Brevet des Alpes Romandes. Là, je tenais le stand de ravitaillement. Ça me faisait plutôt plaisir de voir les gars arriver au Col de la Croix en disant «T'as vu cette bonne femme comme elle a passé à côté de nous, pas pu la suivre, je fous mon vélo aux orties...»

Et puis, l'autre matin, elle a mis 1 h 20 pour monter aux Crosets. Mon meilleur temps à moi c'est 1 h 12, ça fait peu de différence... Dimanche dernier, dans le col de Vence, je l'ai larguée tout de suite, avant le château Saint-Martin, elle me revient dessus après la carrière, alors là je me suis fait mal, elle ne m'a pas rejoint, mais 30 secondes c'est vraiment très peu ...

Y a plus de doute : ma femme me bat !

Jean-Pierre MEROT
Membre des 100 Cols
Commandeur des Cols Durs

En relisant ce texte, j'ai décidé de fonder l'A.M.B. (Amicale des Maris Battus)...

Je vous en prie, si un semblable truc vous est arrivé, adhérez à l'A.M.B., c'est gratuit (J.Perdoux me transmettra votre adhésion). On se soutiendra moralement les uns les autres...

Et si jamais j'étais le seul membre de l'A.M.B. ?... Dites-moi que ce n'est pas vrai !

(1) 4000 = plus de 4000 m. de dénivelé

(2) ... de sueur, bien entendu

(Au cas (improbable) où ces lignes seraient lues par un non-initié)

UNE RUDE MONTEE

Daniel m'avait dit :

«Puisque tu vas en Dolomites, je te conseille vivement les TRE CIME DI LAVAREDO... tu vas comprendre ta douleur... quand j'y ai été avec Joël, pendant les derniers kilomètres, je n'ai pas vu le paysage, et la sueur tombait de mon nez directement sur le moyeu arrière...»

Bigre !!! De quoi sentir des démangeaisons dans les mollets de l'araignée à pédales qui me trotte sans répit dans le plafond !

Il fait un temps merveilleux ce dimanche matin, je roule allègrement le long du joli petit lac de MISURINA, et voici la bifurcation, avec un hors-d'œuvre annoncé à 16 %, mais qui ne dure que quelques hectomètres. De l'autre côté, ça redescend, moins raide mais plus long. Une file de voitures arrêtées : c'est le poste de péage, mais pour moi, cycliste, aucun prélèvement boursier n'est prévu. Je demande quelques précisions au préposé qui m'annonce du 20 % ! Bah ! c'est moins pessimiste que ma carte qui, elle, indique un passage à 26 !

Il me revient à la mémoire un article de «l'Équipe» parlant de «rampes monstrueuses» (!?) lors d'une étape du GIRO terminée là-haut.

Je repars... la route descend encore légèrement, puis devient plate. Ah ! me voici au pied du talus, parmi les pins, mais cela monte maintenant... pas trop... comme un quelconque télégraphe. Deux ou trois petits lacets... ça ne va pas trop mal, un virage à gauche et... Ô funéailles ! Droit vers les aériennes falaises... J'ai toutes les peines du monde à arracher mon 32 X 25, mais je ne veux pas mettre pied à terre. Un feu me brûle les poumons, ma tête, mes cuisses et mon cœur me font l'effet d'éclater... Il y a longtemps que je n'avais souffert ainsi sur un vélo, même dans le GROSSGLOCKNER, avant-hier j'étais beaucoup plus à l'aise...

Ralentir le rythme ? Facile à dire... je suis déjà au minimum (et volontairement encore) depuis le début de la rampe.

“ FORZA COPPI ! «... «CORRAGIO ! ”... Les Italiens (en voiture) ne me ménagent pas leurs encouragements. Les Allemands et Autrichiens, eux, ne s'exclament pas : ils donnent un coup de klaxon discret, puis sortent le bras par la portière, poing fermé et pouce en l'air, geste significatif. Manifestement ces touristes ne voient pas souvent un cycliste escalader une telle rampe en restant sur son vélo... Mais, et malgré tant d'admiration, le Coppi du jour n'est pas à la fête ! Un lacet, puis un autre, interminables. La pente ne s'adoucit pas. Pas la peine d'essayer de regarder le paysage, l'effort est trop violent, on verra à la descente... Toute l'attention est mobilisée au grignotage des hectomètres.

Le refuge AURONZO apparaît enfin, et avec lui la fin du calvaire ? Mais non : la route tourne en lacet... et continue. Je lève les yeux, furtivement... Là-haut, toutes ces voitures... tout ce monde, ce doit être la plateforme terminale. Il faut encore s'arc-bouter pour avancer...

J'entends des encouragements de plus en plus nombreux, de plus en plus bruyants : je suis bien en Italie ! Et dimanche par-dessus le marché !

Le dernier virage, les derniers décamètres. J'ai le temps d'apercevoir des touristes qui, photographiant leurs familles, attendent que j'arrive dans le champ de leur objectif pour actionner le déclencheur. Il y en a même un qui filme mon arrivée ! Inconcevable chez nous !

Ca y est, enfin, je pédale soudain dans le vide, j'aperçois une borne parmi les voitures, je m'y dirige : «Alti-

tudine 2400 m».

C'est fini, je peux m'écrouler sur mon vélo, trempé de sueur, corps tremblant, à la limite de l'asphyxie. Mais j'ai vaincu la terrible pente et ses 650 mètres de dénivelée en moins de quatre kilomètres !

"Madona ! Qué corragio !" Est-ce que je rêve ? Des Italiens enthousiastes se sont précipités sur moi, me soutiennent, me congratulent, me frictionnent, me bichonnent ! L'un sort de sa voiture une serviette de bain pour m'essuyer, un autre une couverture pour que je ne prenne pas froid... Je n'aurais jamais, en France, pu imaginer un tel accueil, surtout pour un simple cyclo ! Je reste abasourdi, stupéfait !

Les voilà maintenant qui examinent ma monture... et je m'aperçois qu'ils sont connaisseurs : ils me demandent les cotes du cadre, les entraxes, les inclinaisons... ce que j'en pense. Mon «triple» et sa petite denture de 32 les intrigue ; ce matériel n'existe pas en Italie de façon courante comme chez nous, et bien sûr, je me trouve assailli de questions sur le prix, la qualité, la fiabilité de ces accessoires... capitaux. Je réponds du mieux que je peux.

Ils prennent enfin congé pour effectuer leur sortie montagnarde - ce sont aussi des sportifs qui connaissent la valeur de l'effort physique et à présent, je m'explique mieux leur bruyante sympathie.

Je redescends au refuge AURONZO d'où part un chemin facile, plat au début, en pente modérée ensuite quoique pas toujours cyclable, et qui me conduit à la FORCOLLA DI LAVAREDO, à 2445 m, d'où l'on contemple les fantastiques faces Nord des trois cimes où se sont illustrés les plus grands alpinistes. Un paysage minéral d'une beauté absolue sous le ciel pur, sans doute l'un des plus grandioses de la planète.

Je redescends maintenant, avec prudence. Je rencontre un cyclo lyonnais (à pied...) qui me dit n'avoir jamais rien rencontré d'aussi dur, ni Ventoux, ni Puy-de-Dôme, ni Forclaz. Je suis bien de son avis, mais il reste sceptique quand je lui dis avoir réussi... sur mon vélo. Plus bas, j'en trouverai d'autres, Italiens, ceux-là, et munis de développements bien trop grands aussi...

Je songe que je viens de vivre l'une des plus belles journées de ma vie cycliste. Et je rêve maintenant à tous ces cols prestigieux que je n'ai pu encore gravir dans cette région bénie des Dieux : le Tonale, le Pordoï, le San Pellegrino, le Gavia, le Rolle, le Brocon... et tant d'autres ...

Je reviendrai en Dolomites...

Gérard PRUNIERES
Saint-Jean-de-Maurienne (73)

DEBUT DU PETIT DICTIONNAIRE POUR “ 100 COLS ”

ALLURE

Celle du cyclo qui prend un peu d'avance sur vous pendant un raid ou une grimpée est une allure de fou qui joue avec sa santé - tombera un jour d'un arrêt du cœur, d'une insolation ou d'une déshydratation.

Celle du copain qui est derrière, est celle d'un gars qui a besoin d'aller au cours du soir pour apprendre à pédaler.

La sienne à soi, est la seule raisonnable, harmonieuse, elle correspond à une science éprouvée. La seule capable de vous mener loin et longtemps.

BICYCLETTE

Engin mécanique, accessible à la plupart des Français, pouvant faire croire que l'on est fauché par rapport à ceux qui ont des voitures de sport (à crédit), bateaux, résidences secondaires dans anciens moulins (avez-vous remarqué qu'il y a plus d'anciens moulins qu'il y avait de moulins ?), avion personnel etc...

C'est pourquoi les fabricants ont inventé, sans utilité absolue pour le cyclotourisme, des vélos chers. Ca ce voit essentiellement au nombre de trous : pédaliers, poignées de freins.

Il y en a même qui se croient cyclos, qui se font accompagner de leur voiture, et quelle voiture ! En général, pour qu'on ne suppose pas qu'ils en manquent.

D'ailleurs, les bicyclettes trouées, remontent sur les voitures avant la fin des épreuves afin de ne pas être salies ou dérégées. Ce sont des bicyclettes tellement légères et sensibles qu'elles ne sont pas faites pour rouler mais faire croire que l'on va le faire.

DINGUE

Cyclo ayant fait raid, circuit, tour de contrée, région, département, massif, littoral ou col que l'on a l'intention de faire mais que l'on a pas encore fait.

Complètement dingue, ravagé, siphonné, même sens... Mais concernant un raid ou un col particulièrement plus dur et brillant. Tour des Aravis, Tour de France, Tourmalet.

PRATIQUE DE CYCLOTOURISME

Sujet inépuisable pour revue cyclo, permettant au lecteur de sauter et passer à d'autres sujets. Chacun étant persuadé de détenir la vérité. Laquelle ? D'ailleurs tout baratin à ce sujet est sans conclusion sérieuse.

La seule étant que le vélo est fait pour tous, adaptable à tous et que pourvu qu'il y ait de plus en plus de culs sur une selle, il y aura de l'espoir pour l'homme, et Vive la Fête Perpétuelle du Vélo !

PROPRIETE

Dans le Grand Larousse Encyclopédique en 10 volumes, 9 colonnes sont consacrées à la PROPRIETE.

Il y est dit en particulier :

«La propriété est le droit d'user, de jouir et de disposer d'une chose, d'une manière exclusive et absolue,

sous les seules restrictions établies par la loi».

Il y est question de propriété artistique, commerciale, industrielle, etc... etc... MAIS PAS DE PROPRIÉTÉ DE COLS.

Or, tout «cyclo 100 cols» qui en passe un est bien propriétaire dudit col, puisqu'il dit par exemple :

«J'ai fait le Galibier, ou autre partie déprimée d'un relief, d'une arête montagneuse, souvent utilisée pour passer (si on peut) d'un versant à l'autre (Larousse page 247), figurant sur les cartes Michelin ou I.G.N. voir règlement de ce sacré Club des «100 cols».

Un copain cyclo dira d'un autre :

«Il a le Stelvio, le Montreuil (M.G. 5 plis 6) ou autre».

Cette propriété, sans être ni privée ni une copropriété, est bien reconnue de tous, par tout cyclo.

Et le «cyclo 100 cols» soufflant un peu à la Croix de Fer, un jour de B.R.A. n'aura jamais le sentiment de diviser cette propriété avec les autres et Dieu seul sait s'il y en a qui sont déjà passés devant et d'autres qui le suivent. Car la Croix de Fer est à lui.

Il y en a même qui ont plusieurs fois un même col, ils ont donc plusieurs fois la même propriété.

Aucun recueil n'explique ce phénomène.

De telle sorte que l'on entend et qu'on lit que des cyclos montent des cols pour la beauté du paysage (dans le brouillard, dans la nuit quelquefois), la satisfaction de l'effort, pour se sentir s'élever au-dessus de la vallée, pour chasser la belle photo, saisir l'aube au sommet ou le coucher du soleil avant de redescendre dans la moiteur de la nuit d'été etc... Et tout ça ce n'est que des excuses, la réalité, c'est que ces gratteurs de mètres, ces rongeurs de kilomètres, sont mus simplement par ce sentiment matériel de la propriété et qu'ils en bavent, en crachent pour pouvoir dire : «J'ai l'Izoard», «J'ai mon énième col», J'AI, J'AI...

Jean BALME
Dijon (21)

RECORDS D'ALTITUDE

Il y a une vingtaine d'années, un jeune officier de la marine marchande suisse, pas celle des lacs, la vraie, celle qui fait flotter la croix blanche sur les océans et qui a son port d'attache à Gênes, un jeune officier, dis-je, était perplexe. Toutes les grandes nations ont leurs célébrités inscrites au grand livre de la mer, mais la marine suisse n'avait jusqu'alors fait l'objet que de calembours plus ou moins désobligeants et un farceur au goût douteux l'avait même mise en chanson. Il fallait faire quelque chose, mais quoi ?

Découvrir une nouvelle Amérique, un nouveau chenal dans le grand Nord canadien ou doubler un nouveau Cap Horn ? Au XXe siècle, cela ne faisait pas très sérieux. Alors notre marin suisse prit une grande décision, il mit sac à terre, ce qui peut paraître paradoxal pour un marin qui rêve d'aventures, vint à Lyon, se mit en rapport avec un constructeur de bicyclettes, s'en fit monter une qu'il baptisa du nom d'Amystad, ce qui veut dire «Amitié» dans je ne sais trop quelle langue, et réalisa ce qu'aucun cycliste n'avait encore fait avant lui : «la planète à vélo». Un tour du monde cycliste qui dura trois ans et dont il a tiré un livre qui porte ce titre. Tous les vieux cyclos ont entendu parler de Jean-Pierre Vuilliomenet de Montreux et même s'il n'a pas encore adhéré au Club des Cent Cols, il a quand même été jusqu'à l'an dernier le plus haut cycliste du monde en franchissant à 4818 m le col d'Anticono, avec départ à l'altitude zéro. Il a fallu attendre 1976 pour que l'un des nôtres Daniel Legat de Chambéry, aille lui tenir compagnie sur son piédestal. Il fait bon être jeune ! Pour ceux qui seraient tentés de battre ce record, je leur signale le col de Mintaka qui culmine à 5000 m du côté de la Nanda Devi sur l'antique route de la soie. C'est un muletier, et les portages y sont, paraît-il, assez longs.

Pour moi, mon ambition était plus modeste. A défaut du toit routier du monde, je me contenterai de celui de l'Europe où je ne serai même pas le premier car je connais au moins quatre cyclos dont une dame qui m'y ont précédé.

D'abord, situons géographiquement ce toit qui n'est pas un col mais un sommet. Il n'est ni alpin, ni pyrénéen mais... andalou ; le pic de la Veleta, à 3472 m soit 68 de plus que le pic d'Aneto, plus haut sommet des Pyrénées et 11 de moins que le Mulhacen, plus haut sommet la Sierra Nevada et de l'Espagne continentale.

Cela se passait en Août 1969 avec départ de Perpignan. Comme mise en jambes, une étape de près de 200 km m'amena à Barcelone où je restais une journée pour visiter cette ville turbulente où l'on ne va jamais se coucher. Une seconde étape m'amena à Lérida et je n'avais toujours pas l'impression d'avoir quitté la France, tant le pays était verdoyant, cultivé et la température relativement clémente, mais c'est au cours de la troisième étape sur la route de Saragosse que j'allais découvrir la vraie Espagne, avec ses déserts et ses interminables lignes droites. Cela débuta sur une bien fâcheuse impression : je traversais Fraga, une petite ville à la limite du pays verdoyant, une petite ville atterrée par un terrible accident de la route qui s'était produit quelques heures plus tôt. Un camion avait éventré un hôtel qui s'était effondré. Bilan : 11 morts et 14 blessés. La presse française en avait d'ailleurs parlé. Ensuite, changement radical de décor et de température, finis le vert des prés et le bleu du ciel, finies les couleurs de nos beaux paysages de France. Ici, le ciel est blanc de chaleur et l'herbe est jaune. Sur la route de Saragosse, j'ai fait une ligne droite de 50 km sans un village, sans même une auberge isolée dans la campagne et pas d'autre ombrage que celui tout relatif des poteaux télégraphiques. Avant de m'engager dans cette fournaise, j'avais fait une pause casse-croûte dans un restaurant où un thermomètre marquait 38° à l'ombre. Je n'ai jamais su ce que j'ai affronté ce jour-là, mais à un certain moment, je ne sais trop pourquoi, je me suis mis à penser à la tempête de neige que j'avais subie un an plus tôt au St Gothard.

Vint ensuite une étape de transition avec un interminable faux plat qui m'amena à plus de 1000 m, l'altitude du plateau de Castille. Dans cette région, il y a aussi le désert et un espèce d'hidalgo au regard de toréador crut devoir m'effrayer en me déclarant dans un français impeccablement sépulcral que j'allais traverser un village qui s'appelait Alcolea del Pinar et qu'ensuite c'était le pays de la soif. Dans certaines circonstances, il faut une très grande maîtrise de soi pour garder son sérieux. A vrai dire, ce pays de la soif n'est pas bien

terrible avec une auberge tous les 10 km. Puis, ce fut Madrid où je passais encore une journée, puis Tolède où le réceptionnaire de l'hôtel tint à me présenter à la Señora Bahamontes. Son époux, le grand Frederico qui gagna le Tour de France 1958 est devenu un important commerçant de Tolède. Je n'ai pu le rencontrer car il était en voyage d'affaires. Son épouse est une femme charmante qui écrase une larme d'émotion chaque fois qu'un étranger de passage vient saluer son célèbre mari et il paraît que cela arrive souvent : des personnalités, des inconnus, tous sont reçus avec une égale gentillesse. Puis ce fut encore d'interminables lignes droites, celles de la Manche, pays de Don Quichotte, puis Jaén et enfin Grenade.

J'étais à pied d'œuvre. Le 26 Août à 7 h je quittais Grenade sans trop savoir ce qui m'attendait. Un seul renseignement précis, le Pic est à 52 km de Grenade, 9 de fond de vallée et 43 de montée avec à l'altitude 2500 un parador (hôtel de tourisme). De Grenade, cela fait 2700 m environ de dénivellation.

Amis Cyclos qui viendrez ici, sachez que cette montagne de la Veleta va à l'encontre de tout ce que la montagne vous a jusqu'alors enseigné. Malgré l'altitude vous ne retrouverez rien ici de ce que vous avez l'habitude de voir ailleurs. D'abord, la végétation : aucun conifère, seulement des bosquets clairsemés de bouleaux au tronc blanchâtre, puis au-dessus de 2000 m de l'herbe qui semble bien maigre. La faune est à l'avenant : pas le moindre transhumant tant ovin que bovin. De temps en temps un oiseau noir bien haut dans le ciel. Pas un seul précipice, pas de tunnel, pas de pont et très peu de virages. Il y a bien les rochers de San Francisco dont tous les prospectus touristiques vantent la " grandeur sauvage ", bien sûr qu'on les voit puisqu'ils sont les seuls à l'altitude 2500, mais ils feraient tout juste impression dans le Beaujolais. La route récemment asphaltée est en très bon état, mais pas de bornes kilométriques, on perd vite la notion de la distance. De temps en temps un panneau vous informe que vous vous êtes élevé de 250 m depuis le panneau précédent. Vous découvrirez aussi que l'on peut monter pendant plus de 40 km sans peiner outre mesure, le pourcentage de la pente semble avoir été calculé par un super mathématicien. On a l'impression qu'il ne varie pas de 1 % d'un bout à l'autre. Quand on a trouvé la cadence, il semble que l'on pourrait aller loin, très loin.

A 2500 m, je découvre le Parador - petite pause casse-croûte - il me reste 1000 m de dénivellation en 15 km de route avec à l'horizon le sommet du pic dans le prolongement d'une interminable crête doucement arrondie, curieuse perspective, il semble tout proche. Bien étrange route, toujours sur cette crête, on peut voir de chaque côté les pâturages descendant en pente douce vers la plaine. Lorsque j'arrive vers le panneau des 3000, j'ai l'impression d'être dans les collines du bas Dauphiné. Puis, soudain la route s'arrête net au-dessus d'une petite falaise que rien ne laissait prévoir ; à l'Est, le sommet du pic, si près qu'il semble à portée de la main ; à l'Ouest, un autre sommet. C'est le col. Un col que j'ajouterai à ma liste le jour où il portera un nom et une cote d'altitude (je l'évalue à 3200), le jour où la route redescendra sur l'autre versant et ce jour-là ce sera vraiment du sport car le versant Sud semble autrement accidenté que celui par lequel on monte actuellement. Pour le moment, il faut continuer à grimper, ce pic si proche semble ne pas bouger de place. Depuis le Parador que je l'ai en point de mire, cela tourne au mirage ! Je rattrape le chantier de goudronnage - bref arrêt pour laisser un bulldozer pousser sa charge de cailloux sur le bas-côté de la route - il y a là un groupe de bonnes sœurs en excursion, j'apprends par l'une d'elles que je suis à 1 km du sommet et qu'elle priera pour moi. Merci, j'en ai besoin. Il me semble bien dur ce dernier kilomètre, et ce virage en épingle à cheveux - le premier du genre que j'ai fait la sottise de prendre à la corde, comme si j'étais dans l'Izoard. Je crois que je vais rester suspendu sur ma selle ; des gens me regardent, étonnés. Soudain, une voix beugle dans mes oreilles : «Tu ne vas pas caler ici, c'est la République que tu représentes Nom de D...». Sûrement que plus bas les petites sœurs se sont signées. On ne peut résister à un pareil cocorico. Non, je ne calerai pas ici. Devant mes yeux vitreux apparaissent des toits de voitures, puis des glaces, puis des capots et des roues. C'est fini ! Je cherche des yeux mon supporter républicain, mais il a disparu, comment a-t-il pu deviner que j'étais Français ? Je regarde ma montre, il est 13 heures.

Quelle étrange impression lorsque l'on regarde en bas. A l'œil nu, on distingue la ville de Grenade. Quant à la campagne andalouse, on croirait une photo prise par un satellite : des jaunes criards, des verts crus et des bleus comme il n'en existe sûrement pas sur la terre ferme. Qu'est-ce que cela peut bien être, vu de près ?

Côté Sud, un précipice (enfin !) et de l'autre côté la sinistre crête noire en lame de scie du Mulhacén sur laquelle il y a quelques années un avion se scia littéralement en deux, ne laissant aucun survivant. Il paraît que par temps clair, on voit la côte africaine, mais ce jour-là il y avait trop de brume sur la mer.

Je restais là une grande heure près du plus haut vélo d'Europe, puis ceux qui sont montés en voiture commencent à redescendre. Pas de pétarades intempestives, pas de comportement vulgaire parmi tous ces gens motorisés. Tous semblent pris d'un certain respect pour ce haut lieu, les petites sœurs rencontrées plus bas ont ouvert leur panier à provisions, et récitent le Bénédictin.

En sera-t-il toujours ainsi lorsque la station de sports d'hiver que le Ministère du Tourisme Espagnol a projeté de construire recevra les foules tonitruantes des skieurs du week-end ? Sauront-ils que quelques 20 ans plus tôt, en 1953, trois jeunes français de Tours...

... Paul Canivenc, Fred Coudurier et mon ami Jacques Blondel qui m'inspire ce voyage, découvrirent dans ces solitudes... un squelette humain ! Sauront-ils qu'une dame est montée ici à bicyclette et pourtant dans notre milieu de cyclos montagnards, combien savent cela... Madame Blondel ?

René LORIMEY
Villeurbanne (69)

UN COL QUI “ COMTE ” (SIC)

Arrivé à Orange, pour une trop courte escapade de trois jours en Provence, le samedi matin à 4 h en provenance directe de PAU(1), je me promettais bien, après une nuit de train pour moi toujours fatigante, de n'effectuer ce jour-là que de courtes promenades touristiques de tout repos, d'autant plus qu'il pleuvait au sortir de la gare.

Je partis donc tranquillement en direction du Ventoux vers Vaison-la-Romaine par Camaret et Sablet. Repris par le souvenir de ma traversée Suzette-Vaison par la R.F., il y a déjà six ans.

Je grimpais à nouveau depuis Séguret pour rejoindre Suzette, dans ces chemins de terre odorants et déserts, havres de paix, où la contemplation des panoramas s'effectue tout à loisir, lieux très prisés aussi par les chasseurs si on en juge par les nombreuses douilles de cartouches qui jalonnent la piste.

Le temps s'était heureusement découvert, mais je dus cependant descendre de machine pour passer plusieurs fondrières dont la boue gluante et collante mit chaussures et vélo à rude épreuve, comme lors de mon premier passage ; il en restera quelques traces difficiles à faire disparaître !

A Suzette, je retrouvai une vieille connaissance, l'ami Poulizac dit «Mao» avec qui je me rendis à Malaucène pour déjeuner, par une agréable route sinueuse.

C'est au restaurant que je rencontrai le randonneur bien connu Elie Bordat de Roanne, qui venait de fêter ses 71 ans.

N'ayant pas de programme très précis, mais ayant envisagé de passer le Col du Comte (1004 m) qui se trouvait tout près, c'est avec empressement que je partis dans ce but avec lui, quand celui-ci nous fit part de son intention de le grimper, d'autant qu'il faisait très beau maintenant.

Enfin, je n'étais pas mécontent, pour une traversée cyclo-muletère, d'avoir avec moi un compagnon particulièrement chevronné (ayant escaladé plus de 1000 cols différents) et je lui laissais bien volontiers l'initiative de l'approche de l'objectif.

Montée douce et sans aucun problème par Beaumont-du-Ventoux où nous obliquons à droite pour nous diriger apparemment vers les Jas. La route, d'abord goudronnée, se termine dans les champs, après une portion empierrée comme nous l'avait confirmé une vieille habitante du village, tandis que nous remplissons nos bidons à la fontaine fraîche. Mon camarade est surpris, car il pensait avoir à faire à une route forestière ; pourtant c'est bien un pointillé (sentier ou chemin muletier sans aucune mention de R.F.) que porte ma vieille carte Michelin - édition 1965.

Une famille d'Allemands, trouvée un peu plus loin, nous fait comprendre qu'ils sont allés à pied au col en deux heures environ (sans compter le retour) et qu'on retombe bien sur une route goudronnée. Ils ont en mains une carte I.G.N. au 1/100 000e.

A l'endroit où toute trace de route cesse, nous devons mettre pied à terre tandis qu'un automobiliste est bien sûr obligé de faire demi-tour. Nous ne serons plus dérangés, et pour cause, par ce genre de véhicule lors de toute la traversée.

Un peu perplexes, nous partons finalement à droite où nous apercevons l'amorce d'un passage.

Le début de la progression, vélo à la main, se fait sans trop de difficultés car le sentier de terre est bien tracé, malgré les branchages qu'il faut écarter au fur et à mesure.

Elie Bordat hésite beaucoup quand l'avance devient plus difficile et parle de revenir en arrière. Je le laisse libre de son choix, tout en lui confirmant que je n'ai pas l'intention d'abandonner si vite, pensant être sur la bonne voie. Il continue finalement avec moi et j'en suis très heureux. Pourtant, la progression est de plus en plus lente car le sentier se perd et semble se confondre avec le lit caillouteux d'un torrent asséché (et quels cailloux !). La pente s'accroît fortement tandis que les branchages s'agrippent à nous et surtout à la bicyclette comme les tentacules d'une pieuvre.

Cet outil merveilleux qu'est le vélo, et qui est irremplaçable dans ce genre de traversée pour les effectuer en complètes indépendance et autonomie depuis une base départ parfois assez éloignée, devient ici une gêne considérable, freinant très sensiblement notre marche et nous obligeant à des efforts pour le tirer et le faire suivre, alors qu'un piéton seul évoluerait ici sans trop de problèmes, comme je m'en aperçois quand j'abandonne ma machine de temps en temps pour aller faire quelques reconnaissances.

C'est surtout mon ami qui est en difficultés à cause principalement des semelles cuir de ses souliers cyclistes : tandis qu'avec mes semelles recouvertes de caoutchouc, j'avance avec peine mais sûrement dans les éboulis, il glisse continuellement, un pas en avant et deux en arrière, chaque fois ponctués d'interjections très sonores. Il s'essouffle, se plaint et se demande pourquoi il s'est embarqué dans cette galère, surtout à son âge (bien qu'il ait un cœur et des jambes de presque 20 ans).

J'essaie de lui redonner courage, mais j'avoue à ma grande honte que quand j'entends derrière moi ses jurons ou ses plaintes, je suis pris malgré moi d'un fou rire indécent, mais purement nerveux - j'en fais le serment - qui me gêne même pour prendre quelques clichés documentaires.

Et pourtant, je reconnais, sans le lui dire, qu'il y a de quoi être inquiet car le temps passe, les difficultés ne diminuent pas bien au contraire (pente à 25 %) et nous ne sommes pas du tout sûrs de ne pas nous être perdus, n'ayant aucun, véritable point de repère.

A plusieurs reprises, j'attends Elie et je vois même lui donner un coup de main dans certains endroits un peu scabreux, retournant sur mes pas pour lui amener le vélo ; mais il ne veut jamais faire de pause comme je le lui conseille.

Souvent, et chaque fois que j'attendais mon collègue, j'ai eu l'occasion d'admirer derrière nous un vaste panorama malheureusement un peu brumeux dans les lointains.

Enfin, après un passage particulièrement escarpé, nous aboutissons à un point culminant marqué par une arête de rochers et que nous pensons être le col. Nous sommes tous deux soulagés, d'autant que nous redescendons légèrement sur un large sentier ombragé pratiquement cyclable.

Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines, loin de là, car nous avons très vite à remonter et l'état de la pente, à nouveau n'est guère meilleur qu'avant le col.

Ne voyant pas du tout où nous allons, sur une voie très encaissée entourée de toutes parts par des forêts et des rochers, j'avoue, toujours sans lui en parler pour ne pas le démoraliser, que je partage maintenant l'anxiété de mon partenaire, et j'envisage même un moment la possibilité de bivouaquer sur place étant donné l'heure tardive et bien que nous n'ayons plus aucune vivre, à part pour Elie quelques morceaux de sucre roux qu'il partage généreusement avec moi. Cette éventualité remplit d'angoisse ce dernier qui supporte de plus en plus mal cette fâcheuse position et dont les nerfs sont mis à rude épreuve.

Une fois de plus, on pense à revenir sur nos pas, mais j'envisage cette solution de désespoir avec beaucoup d'appréhension car la descente, à très fort pourcentage dans les cailloux, me paraît dangereuse. Peut-être a-t-on déjà atteint un point de non-retour ?

Pour ma part, je suis plutôt enclin à continuer n'ayant encore jamais abandonné, dans ce genre d'entreprise, et ayant quand même l'intime conviction d'être dans la bonne direction puisqu'un vrai sentier continue et que nous apercevons sur notre gauche les gros poteaux métalliques d'une ligne électrique. Quelques passages moins ardu nous redonnent courage, mais les obstacles ne manquent pas.

Il est maintenant près de 18 h, c'est le dernier délai si nous voulons tenter de revenir avant la nuit à notre point de départ comme il en est question une fois de plus. Je ne m'y résous pas encore, et bien que le temps presse, je me décide à une dernière reconnaissance pedestre, seul bien entendu, avant de prendre une décision définitive à ce sujet et sans doute lourde de conséquences.

Bien m'en a pris !!! M'enfonçant assez loin et scrutant l'horizon, j'aperçois comme une échancrure à flanc de montagne ; il faut en avoir le cœur net, et pour cela je grimpe à quatre pattes dans les éboulis. Heureuse surprise ! j'atteins une vraie route bitumée qui me fait l'effet d'arriver en terre promise ! Je m'empresse, à tue-tête, d'avertir mon compère que nous sommes sauvés (!). Je redescends rapidement vers lui, et une demi-heure après environ, vers 18 h 30, après un dernier effort, nous remettons nos pneus sur le goudron, à notre grande satisfaction.

Nous sommes enfin à 1433 m, je pense sur la route qui fait la liaison entre la D40 et la N574 entre Brantes et le Mont Serein. Un automobiliste de passage nous conseille plutôt que de redescendre sur Brantes où ce n'est pas goudronné, de partir à droite vers le Ventoux : c'est ce que nous faisons car c'est pour nous le chemin le plus direct pour rentrer. Je laisse une trace de l'endroit où nous avons rejoint la route, au moyen d'un tas de pierres avec initiales, et nous effectuons sans difficulté la jonction avec la nationale grim pant au Mont Ventoux, à 1912 m, dont l'ascension, qui m'aurait à nouveau tenté, est hors de question vu l'heure et l'état de la chaussée (route fermée à cause de l'enneigement).

Il ne reste donc plus qu'à dévaler jusqu'à Malaucène, et je me laisse griser par le plaisir, bien mérité, de cette longue descente malgré une route assez bosselée que mes pneus de 650 gonflés à point absorbent parfaitement. Ce n'est pas le cas pour Elie fortement secoué, et que j'attendrai à deux reprises.

Il a un peu mal aux jambes, mais ne se ressent pas outre mesure des efforts fournis pendant les trois heures environ de cette traversée, si j'en juge par le train rapide qu'il mène, en faux plat descendant jusqu'à Vaison où il fait étape. Pour ma part, je rejoins Orange, à bride abattue, par Roaix, Rasteau et Travallian et je retrouve une équipe de diginois déjà fort avancés dans leur repas du soir. Psychologiquement assez meurtri par cette aventure qui n'était peut-être pas tout-à-fait raisonnable pour lui, j'ai peur qu'Elie Bordat n'en garde pas, au moins dans l'immédiat, un très bon souvenir et j'espère qu'il ne m'en voudra pas d'avoir écrit ce récit alors qu'il m'avait demandé de n'en rien faire.

Si je l'ai fait quand même, c'est pour souligner que notre vétéran Bordat a tenté et réussi une tâche devant laquelle beaucoup de jeunes auraient renoncé, c'est aussi pour inciter les cyclo-montagnards à la prudence et à la persévérance, c'est surtout parce que, lors d'un prochain Pâques en Provence, dans la région il y a là une occasion toute trouvée pour les amateurs de cols muletiers que sont les membres de l'Ordre des Cols Durs et du Club des Cent Cols d'en épingler, en toute connaissance de cause, un nouveau à leur collection, un qui compte ; ceux qui l'ont passé par la voie que nous avons suivie ne me démentiront certainement pas.

Henri BOSC
Lescar (64)

*1- Grosse émotion à l'arrivée à Orange où on ne retrouve plus mon vélo (carapaçonné dans un carton d'emballage en V renversé) descendu in extremis du train à nouveau en marche.

PS : Renseignements pris auprès de sources locales sûres (R. Henry et Paget) nous n'aurions pas passé le Col du Comte !!! Ayant fait une erreur d'aiguillage au fond de la courbe des Alazards, partant à droite par le

vallon du Mont Serein au lieu d'emprunter à gauche le sentier balisé (?) du col ; nous aurions abouti à 1013 m environ de la R.F. goudronnée qui joint la N574 (1150 m) au Col du Comte et qui se poursuit par une R.F. non goudronnée descendant sur Brantes.

Comme me l'écrit l'ami Raymond : «Ce fut donc un faux-col, le vrai étant plus agréable à faire et moins amidonné». Nous aimerions savoir si d'autres ont effectué cette coriace traversée par la voie que nous avons prise. De toute façon, laissé pour compte cette fois, je ne m'en laisserai pas conter la prochaine fois pour effectuer la grimpe du Col de Comte.

Rappelons que ce col du Comte (1004 m) fait communiquer la vallée du Toulourenc à celle du Rieufroid. C'est un passage entre le Mont Ventoux (1912 m) et le sommet de la Plate (1156 m) -A signaler l'inexactitude de ma «Michelin» 1965.

LES 100 COLS

MERCI pour la revue «CLUB DES 100 COLS».

MERCI pour la sobriété de sa couverture, de ses illustrations, pour son contenu, émanant de sources très différentes, pour sa tenue.

La couverture ne pouvait être mieux réussie. La tache claire représentant l'insigne distinctif des «100 COLS» ne pouvait être mieux mise en valeur que sur fond sombre. Et cette «breloque» simple et bien dessinée correspond tellement à l'idée naturelle que nous nous faisons du cyclotourisme en montagne qu'elle ne pouvait être conçue autrement. L'azur y est présent, comme on le découvre au sortir d'un sombre et austère bois de pins. La verte vallée de laquelle on s'élève lentement, en grignotant parcimonieusement ses hectomètres vers ces cimes blanches d'une neige éternelle, qui sont là, elles aussi.

Les sobres illustrations parlent par leur simplicité ; et point n'est besoin d'être compliqué, ni dans ses écrits, ni dans la vie, fût-elle celle d'un avaleur de routes ou chemins pentus. Des dessins, il en faut, - ni trop, ni trop peu - afin de rendre moins insipides, tous ces textes émanant d'écrivains plus ou moins lyriques, plus ou moins inspirés, mais aussi, pour aérer tout l'ensemble.

Le contenu, il s'agit en fait, pour la majeure partie de textes, que l'on peut qualifier de reportages, pouvant paraître rébarbatifs à certains, puisque ce sont en réalité des impressions personnelles. Je ne les crois pas rébarbatifs, au contraire, car ils me semblent traduire l'état d'âme de chacun de ceux les ayant écrits. Et cet état d'âme, combien différent est-il, d'un individu à l'autre, dans les mêmes circonstances, et a fortiori dans des circonstances fort différentes. Tel cyclo maudira la fatalité qui l'aura fait crever en un lieu si désert ; et d'ailleurs que fait-il ici, en ce moment ? PHILOSOPHIE. Tel autre se dira qu'il y va de sa faute et qu'il aurait dû conserver ses vieux pneus de l'an dernier, bien plus secs que les bandages neufs qu'il vient de monter, PHILOSOPHIE.

Un autre encore, bénira le ciel que cette crevaision arrive au bon moment, alors qu'il commençait à avoir besoin de souffler un peu et que le paysage est vraiment merveilleux en cet endroit et que cela mérite bien un arrêt, et QUELLE PHILOSOPHIE...

Puis un autre encore se dira qu'on ne l'y prendra plus, à grimper seul des cols muletiers où l'on crève si facilement et que son cher vieux copain Georges qui lui a conseillé «d'essayer» un peu de cette pratique a été bien mal inspiré... Georges est SUREMENT PHILOSOPHE. Toutes formes de philosophies bien différentes, et que l'on découvre en tournant chaque page et c'est cela qui fait la richesse de notre revue.

Mais, il n'y a pas que des reportages dans notre revue. On y trouve aussi des informations, des conseils, des anecdotes, des jeux, la fameuse liste (non exhaustive) des cols gravis par tous, et celle non moins exhaustive des sociétaires des " 100 COLS " qui s'étire, s'étire, d'année en année, comme ce sentier remontant le ruisseau et qui débouche au sommet du col, qu'elle est longue...

Nos écrivains y parlent de toutes montagnes, de France et de Navarre, et même d'ailleurs...

Mais se rend-on compte du travail de compilation, de relecture, d'ordonnancement qu'est celui du rédacteur ? Sans compter l'article ou la petite information (qui ne peut pas attendre) et qu'il faut incorporer au bon endroit. Tout cela doit être pesé, senti.

Quelle amélioration depuis le premier numéro qui date déjà de plusieurs années et combien, ne l'ayant pas ce n° 1, aimeraient le posséder, ainsi d'ailleurs que les suivants ?

La périodicité, annuelle actuellement, pourrait peut-être devenir semestrielle, mais est-ce souhaitable ? Et qui pourrait apporter son concours à l'œuvre ? Bien sûr, cela comblerait de nombreux lecteurs qui pensent que " Yaqua " ou " Fautquon "... Mais, il faut aussi des moyens indépendamment du temps de loisirs à y consacrer, et ces deux préalables pèsent lourd dans la balance .

«CLUB DES 100 COLS» est notre revue. Nous en faisons ce qu'elle est, avec nos moyens, nos idées, elle est le reflet de ce que tout un chacun peut apporter de petit à un édifice commun qui devient une grande chose. Mais la coordination de tous les éléments doit être menée rondement et sans faille pour le maintien d'une chose essentielle pour nous : l'ESPRIT CYCLO.

Merci Jean, pour l'idée des «100 COLS»

MERCI !

Daniel PROVOT
BOIS D'ARCY (78)

LE DERNIER COL

Dure journée pour Constantin et Célestin ! Voilà maintenant une bonne dizaine d'heures qu'ils cheminent d'une vallée à l'autre. Les routes forestières et les cols en haute altitude ont défilé depuis le petit jour. A l'inventaire figurent, pêle-mêle, des pistes rocailleuses tout juste carrossables, agrémentées de quelques gués et raidillons où il faut mettre pied à terre, de larges routes goudronnées, et en début d'après-midi un col fort peu fréquenté, le plus haut, le plus beau, mais aussi le plus difficile d'accès, car la route s'est faite piste, puis bon sentier, puis sente à peine tracée, puis rien.

Constantin et Célestin ont franchi sans encombre ce passage muletier et, après une longue descente sur un sentier caillouteux, ont rejoint la vallée et l'asphalte. Il faut maintenant songer à rentrer en franchissant un col, le dernier, qu'ils connaissent bien et qu'ils sont en droit de redouter. S'il est notoire que la série de lacets qui amorce le col n'est pas bien raide, des générations de cyclotouristes proclament que tout devient sérieux quand la route remonte le torrent bouillonnant.

Pourtant, dès les premiers lacets, Célestin ne se sent pas très alerte. Ce passage est devenu bien raide depuis la dernière fois.

Non, ce n'est pas la fringale, il vient de se ravitailler. Est-ce un pneu dégonflé ? un patin qui frotte ?

Voilà justement une fontaine qui permettra de se désaltérer. Une pause n'est jamais de trop.

La machine semble en bon état. Il faut songer à repartir, le sommet du col est encore loin.

La sensation de facilité qui suit habituellement une pause ne dure guère. Célestin ne parvient pas à suivre le train de son camarade qui, visiblement, grimpe sans effort.

En cette fin d'après-midi, le soleil tape de toutes ses forces. Qui se souvient que ce matin même, ils ont brisé sous leurs pneus de fines pellicules de glace ?

Célestin ruisselle. Ce qu'il appréhendait se présente maintenant face à lui : la route se fait mur et escalade la pente le long de l'eau qui bondit de rocher en rocher.

L'allure s'est considérablement réduite. Pour ne pas imposer à Constantin d'interminables séances de sur-place, Célestin le laisse continuer jusqu'au col où, espère-t-on, la chaleur sera moins forte.

Voici maintenant Célestin confronté seul à la pente et à la valse des braquets : trop petit, la machine s'emballe, trop grand, le cyclo s'asphyxie.

Ces essais infructueux épuisent notre malheureux Célestin, qui doit s'arrêter fréquemment pour reprendre son souffle. La tête lui tourne, il lui prend des envies de s'allonger ici même jusqu'à la fraîcheur du soir. Sans doute a-t-il dormi trente secondes, appuyé contre un bloc de rocher. Mais ce n'est pas en somnolant qu'on gravit un col.

Aux grands maux, les grands remèdes : avec peine, Célestin se traîne jusqu'au torrent, se choisit une cascade miniature, et plonge la moitié du corps sous l'eau. L'effet est radical : à défaut de lui redonner des forces, ces ablutions ont au moins le mérite de réveiller Célestin, qui reprend tant bien que mal son chemin.

A quoi peut penser un cyclotouriste en dérive dans la montée d'un col ?

Au nombre de mètres qu'il reste à gravir, à quelques vieux principes qui conseillent de marcher à pied plu-

tôt que s'arrêter trop fréquemment. Mais, combien faut-il d'heures pour parcourir 12 km à pied ?

La bicyclette zigzague sur la route. Qu'elle est loin la belle envolée du premier col ! Inutile de consulter la montre ou de vérifier sur quel braquet on se trouve ; seule compte la distance qui vous sépare du col. 11 km, 10 km...

Au niveau de ce pontet qu'on aperçoit là-bas, il ne doit plus rester que 9850 m, essayons d'y parvenir avant de poser pied à terre et de faire quelques centaines de mètres à pied.

Célestin n'est pas seul. Quelques voitures le doublent. Il s'efforce alors de rouler droit ou, s'il est à pied, feint de s'intéresser au paysage. Vain amour-propre, car rien ne lui est épargné : les quolibets habituels, les allusions aux champions du moment, et les gosses hilares aux vitres des voitures.

Célestin perçoit très bien la baisse de régime du moteur quand une voiture se rapproche de lui. L'automobiliste, en quête de spectacle gratuit ralentit pour mieux dévisager cet hurluberlu, inondé de sueur, abruti par la chaleur, qui s'obstine à monter le col à bicyclette alors qu'un excellent service de cars fait la jonction entre les deux vallées.

Alors que Célestin peste contre cette affluence de spectateurs, une voiture s'arrête à son niveau et son conducteur lui adresse de grands signes. Célestin a d'abord cru à quelque facétie d'un fou du volant, mais il doit se rendre à l'évidence, ce n'est pas un rêve, on lui propose un siège moelleux à l'intérieur, et sur le toit, une place pour le vélo. Il s'en est fallu de quelques dixièmes de seconde pour que Célestin ne fasse aucun geste et signifie par là qu'il accepte cette offre venue du ciel. Quelques dixièmes de seconde où quantités d'images se sont heurtées dans son for intérieur et cyclotouriste.

Le geste qui a suivi était-il volontaire ? Ce signe de la main voulait dire que, contrairement aux apparences, tout n'allait pas si mal. Le collègue a compris, a murmuré un vague «Bon courage !» et a continué sa route.

Mieux qu'une douche froide ou que n'importe quel autre artifice, cet encouragement a permis à notre pauvre cyclo de puiser les dernières forces qui lui restaient pour grignoter le reste du chemin.

Merci collègue! Puissiez-vous, toi et vous tous, cyclos qui vous trouvez au volant, venir en aide aux Célestins en dérive !

Michel VERHAGHE
LA GAUDE

UN ITINERAIRE TRES INDIRECT POUR ALLER DE GRENOBLE A GENEVE

En 1939, avec un ami, nous avons décidé d'aller visiter les trésors du Musée du Prado qui étaient «repliés» à Genève depuis la guerre civile espagnole. C'était à notre porte, pourquoi ne pas en profiter ? Oui, mais à condition tout de même de ne pas passer par le plus court chemin, c'eût été indigne d'un adepte des cols muletiers.

Et l'itinéraire choisi fut assez chargé. Il commençait par un morceau consistant : la traversée des Sept-Laux. Ce n'est pas dangereux, mais il faut bien compter sept heures de portage de vélo dans les sentiers caillouteux, et en chaussures cyclistes, car il n'était pas question d'équipement spécial.

Nous avons couché au Rivier d'Allemont, puis suivi la route du col du Glandon pendant trois kilomètres, jusqu'à 1300 m d'altitude. Le sentier partait à gauche, il était relativement bien tracé et même indiqué par une flèche.

Il n'en comportait pas moins 160 lacets dans les éboulis et à près de 20 % de pente. A partir de ce moment, le vélo resta pratiquement sur l'épaule jusqu'aux chalets de Gleyzin.

Le premier lac, celui de la Sagne, est à 2050 m d'altitude, soit 750 mètres au-dessus du point de départ. Les deux suivants, la Corne (2097 m) et Jeplan (2153 m) se déversent également dans l'Eau d'Olle et appartiennent donc au bassin de la Romanche.

La ligne de partage des eaux est au col des Sept-Laux (2184 m). Pendant toute la montée on a une vue superbe sur la vallée de l'Eau d'Olle et surtout sur le Grand Pic de Belledonne qui est tout près et à gauche. La traversée du plateau qui porte les sept lacs (laux) n'apporte pas beaucoup de soulagement : s'il n'y a plus la pente terrible, le sentier est toujours très mauvais et nécessite le portage. Le premier des quatre lacs qui se jettent dans le Bréda est le Lac de Cos (2183 m), puis viennent ceux de Cottépens (2133 m), de la Motte (2133 m) et Carré (2121 m), tous aménagés depuis longtemps par les compagnies d'électricité qui ont précédé l'E.D.F.

La descente continue à être pénible jusqu'aux chalets de Gleyzin (1600 m) d'où la vue est merveilleuse sur la vallée du Bréda. Elle devient plus facile ensuite, et l'on atteint la route carrossable à Fond de France (1109 m). Ce village au nom curieux a bien été en effet le fond de la France : il y a 117 ans la frontière était au col de la Croix-Madarne en Savoie.

Le second col sélectionné était le Col du Palet (2653 m) entre Bozel et Peisey-Nancroix. Il nécessitait d'abord, avant l'ascension, une bonne étape-transport jusqu'à Moutiers (470 m).

Là, commençait la longue montée, d'abord par bonne route jusqu'à Champagny (1200 m) puis par des chemins cyclables jusqu'à Friburge et Laisonnay (1550 m). Restait 1100 mètres de dénivellation par un sentier qui était assez bon à l'époque et nécessitait peu de portage. On passait aux chalets et à la petite chapelle de la Plagne (2061 m : rien à voir avec la grande station de sports d'hiver qui est à la même altitude et à une douzaine de kilomètres au N.O.). On aperçoit alors quelques glaciers, et il ne reste plus que deux heures de marche pour arriver au col. Là-haut, on ne jouit pas d'une vue exceptionnelle, mais il y a l'attrait incomparable des alpages et des grandes solitudes, c'est-à-dire l'essentiel.

Quand on est au col, la voie la plus courte pour retrouver la civilisation est de descendre sur la luxueuse station de Tignes-Val Claret, à 2100 m d'altitude. Après, c'est la belle route.

En 1939, la station n'existait pas. Il y avait cependant un refuge au bord du lac naturel de Tignes, puis un bon sentier jusqu'à l'ancien village de Tignes, aujourd'hui enseveli sous les eaux du barrage. C'eût été le moins dur, mais nous avons décidé de descendre sur Peisey-Nancroix, ce qui est interminable. On passait aux chalets du Plan de Grasse, puis à d'autres chalets de la Plagne (2100 m) et on atteignait une route cyclable à la Gura, haut village savoyard au fier clocher. La bonne route commençait à Nancroix (1450 m), passait à Peisey et au magnifique belvédère de Landry.

Nous étions arrivés exténués et triomphants, et fort tard, à Bourg-St-Maurice. A l'hostellerie du Petit-Saint-Bernard archi pleine, on nous expédia dans je ne sais quelle annexe, mais nous eûmes une bonne place au restaurant brillamment éclairé, et le menu fut très apprécié.

Le troisième col allait nous rapprocher sensiblement de Genève puisqu'il traversait le massif du Mont-Blanc au Col du Bonhomme. Dès Bourg-St-Maurice, on attaque le vallon des Glaciers par la modeste route des Chapieux qui n'est autre que La N202, c'est-à-dire la route des Grandes Alpes entre Le Léman et la Méditerranée. Cette route n'est pas terminée, car la portion entre les Chapieux et les Contamines n'est toujours pas carrossable. Nous allions montrer à l'Administration des Ponts & Chaussées que cette lacune n'en était pas une pour nous cyclotouristes.

Arrivés aux Chapieux, nous attaquons les 900 mètres de dénivellation qui devaient nous mener au Col de la Croix du Bonhomme, vélo sur le dos à cause de la forte pente, le sentier étant par ailleurs fort bon. Cela me rappela l'amusante histoire arrivée à mon ami Gustave Darchieux quelques semaines auparavant. Lui aussi montait la même pente, vélo sur le dos. Un touriste anglais qui le croisait, plongé dans une stupéfaction intense, lui demanda : «Il est à vô, ce bicyclette ?» Il ne voyait pas d'autre explication que le larcin à cette situation insolite.

Au refuge TCF du col (2450 m), mon ami avait tenu à souscrire un abonnement à la revue du TCF. Cela lui avait paru plus original que de s'adresser au bureau de Grenoble. Un bon déjeuner fit suite à la cérémonie de l'abonnement.

Puis, ce fut une longue marche exaltante où les alpages reposants alternaient avec la pierraille, les glaciers proches avec les horizons illimités : Col du Bonhomme (2329 m), chalets de la Balme, de Nant-Barrant...

Nant-Barrant ! Töpffer y a fait étape vers 1840 avec sa bande d'écoliers. Une gravure des «Voyages en Zig-zags» montre que le chemin était à peu près le même : une sorte de voie romaine dallée et dure aux pieds. Les murs de la modeste cantine étaient ornés d'images pieuses et d'une horloge de la Forêt Noire. Les tenanciers et leur nombreuse marmaille s'étaient affairés pour servir cette clientèle heureusement peu exigeante, et qui se plaignit à peine des puces.

Ces chemins étaient presque aussi fréquentés que de nos jours où l'immense clientèle touristique est à peu près monopolisée par le chemin de fer et surtout l'auto.

Malgré la beauté du parcours, l'arrivée à N.D. de la Gorge et à la route carrossable fut la bienvenue car les minces semelles cyclistes protégeaient mal les pieds.

Genève fut vite atteinte : repos, confort et satisfaction esthétique, car il y avait la fameuse visite du Prado.

Cette visite, je l'ai refaite longtemps après, à Madrid même, en sortant du car et mêlé à la cohue un peu bête des touristes. Et ma foi, ce n'était plus la même chose.

Paul CURTET
Grenoble (38)

AUX DERNIERES NOUVELLES, LE DIABLE S'ENFERRE (A.F.P.)

QU'IL Y AIT PLUS DE CYCLOTOURISTES EN ENFER QUE SUR TERRE SEMBLE PARADOXAL, MAIS C'EST UN FAIT.

COMMENT ? VOUS DESIREZ SAVOIR POURQUOI ?
BIEN. ALORS ECOUTEZ...

Un jour, au cours d'une de ses désastreuses expéditions terrestres, le Diable dut parcourir une vaste région montagneuse à bicyclette. Or, il n'aime pas, que dis-je, il a en sainte horreur ce moyen de locomotion basé sur un équilibre précaire et sur la force musculaire. Mais comme un lot d'âmes de bonne qualité l'attendait au bout de l'itinéraire, il dut se résigner au sacrifice. Hélas ! En fait de sacrifice, ce lui fut un calvaire ! Et seul un régiment d'innocents aux mains d'inquisiteurs persévérants pourrait faire le compte de ce qu'il endura ! Et encore !

Ce qu'il souffrit, en laissant traîner derrière lui une forte odeur de soufre ! Il sua, s'étouffa, s'asphyxia ! Il laissa sa peau et sa graisse dans les montées. Ses os dans les descentes ! Il mourut de soif sous des soleils ardents ! Creva de faim dans les passages désertiques ! Sur les rares sections plates, il dut repousser mistral, tramontane, simoun et autres vents anonymes mètre par mètre, comme on procède avec un taureau en le prenant par les cornes pour l'obliger à reculer ! Il fut rabroué par des gens d'hôtels ! Hué par des gamins effrontés qui lui criaient «baisse la tête, t'auras l'air d'un coureur !». Il fut cent fois contrôlé par des gendarmes tatillons ! Il creva, brisa des chaînes, tordit des pédales, faussa son guidon, péta des rayons, contorsionna ses jantes ! Il faillit se pendre à sa potence pendant que sa roue libre le faisait dans les deux sens. La selle lui mit les fesses en hachis ! Sa fourche se coinça dans celle du vélo lui occasionna maintes cabrioles ! Sa queue fut laminée par les engrenages pleins de cambouis. Mille moucherons lui vrillèrent les yeux ! Les guêpes lui entrèrent dans les narines, les taons dans les oreilles et les frelons le transformèrent en passoire ! On lui faucha sa pompe ! Il perdit son chemin ! Et pour finir, au cours d'une journée de pluie battante de grêle, de neige fondue, de bise glaciale, il fut flagellé, transpercé, inondé, noyé, gelé !!!

Sabots fendus, cornes usées, queue basse, il rentra enfin dans ses états. Ses lieutenants durent le suspendre à un fil de fer pour le sécher. Puis, ils le tinrent au lit pendant six bons mois, glace sur le front, bouillotte aux pieds, emmailloté comme un bébé, pour le guérir des rhumes, gripes, pneumonies, bronchites, trachéites, contractures, courbatures, lumbagos, rhumatismes, douleurs articulaires, plaies, bosses, abcès, ecchymoses, traumatismes et autres cadeaux terrestres !

C'est au cours de cette sombre période de sa vie qu'il rumina sa vengeance. Dès qu'il reprit quelque activité, il remodela son empire à l'image de la Terre, géographie, activités, climats compris. Puis, à sa panoplie du libre-service des supplices volontairement obligatoires, il accrocha le cyclotourisme en bonne place, agrémenté d'une belle publicité mensongère.

Après quoi, il dut s'absenter encore, en se frottant les mains à l'avance...

Lorsqu'il revint, cinq ans plus tard, les échos les plus aphones résonnèrent longtemps des coups dont il se frappa le front. Les plus chétifs répercutèrent à l'infini les effroyables jurons et les menaces incendiaires qu'il proféra. Hélas, le mal était fait et il n'y pouvait plus remédier. Les lois et les créations de Satan sont éternelles. Dieu, lui-même, n'aurait pu le secourir ! Il fallait avaler la pilule et digérer le désastre !

Mais que s'était-il donc passé ?

Partout, dans les vallées les plus profondes
Comme sur les monts les plus élevés,
Dans les plaines comme dans les déserts,
Sur les routes les plus roulantes
Comme sur les chemins les plus rustiques,
Parmi les champs, les bois, les prés,
Par tous les temps,
En toutes saisons,
Enfants et vieillards, jeunes et vieux,
Bonne d'enfants et militaires
Pompiers et policiers,
Manchots et unijambiste
(même un cul-de-jatte),
Tous chevauchaient des vélos étincelants
A leurs mesures !
Tous, trempés le matin, cuits à midi,
Ventés le soir,
Couraient villes et campagnes, à l'affût
D'un glacier ou d'une cathédrale,
D'un papillon ou d'un éléphant,
D'un baobab ou d'un coquelicot !
Ou simplement à la recherche de l'air pur
Du printemps, de l'été, et même de l'hiver !
Tous resplendissaient de santé !
Tous pédalaient, sourire aux lèvres, joie aux yeux,
Chanson au cœur !
Tous partaient pour des randonnées infinies,
Couchant dans des palaces ou dans
Des bauges, dans le foin ou sous la tente !
Tous mangeaient comme quinze, buvaient
Comme des trous,
Sans compter ce qu'ils grappillaient en
Route, merises, fraises des bois, châtaignes
Et pommes tombées !

Mais le plus grave, c'est que les autres supplices ne se vendaient plus qu'à quelques attardés. Les huiles bouillantes, les coltars gluants, les joyeux fagots, les trains d'enfer, pourrissaient sur les étals, sous l'œil désolé des diabolotins aux tiroirs caisse tapissés de salpêtre !

Plus grave encore, catastrophique même, c'est que tous ces gens refusaient leur transfert en paradis. Ils signaient même des contrats de tourments éternels, ce dont ils avaient le droit, Satan ayant lui-même inscrit cette possibilité dans sa Constitution ! D'ici peu la crise et le chômage s'installeraient dans l'Eden...

... Où pourtant, tout n'est que douceur, calme et volupté.

Roger LEBRETON
Villebon (91)

L'EMPIRE DES SENS

Trois tours de roue - Les rayons noircis défilent rapidement entre le soleil et mes pupilles, leur faisant faire une gymnastique bien involontaire. Un nouveau tour de roue, à allure réduite, qui comme les autres, développera ses dix neuf mètres ; puis une pause, le temps de la relève. La nouvelle équipe s'engagera dans le boyau noir baigné par le bruit assourdissant des marteaux pneumatiques et des excavateurs. Le soleil dans mes pupilles, et au fond du trou la nouvelle équipe qui attaque le filon. Quatre nouveaux tours de roue remontent le fruit de leur travail, le charbon noir se déverse sur le tapis roulant et suit sa destinée fataliste.

J'enfourche de nouveau ma bicyclette pour animer d'autres roues aux rayons plus élégants, aux jantes plus racées. Mais, je sais déjà qu'un peu plus loin, dans ce décor sombre et triste des vallées galloises, je me laisserai de nouveau fasciner par un autre puits de mine et l'incessant manège des grandes roues noires : quelques tours dans un sens pour descendre les hommes, quelques tours dans l'autre pour remonter le fruit de leur travail.

Je traverse maintenant un village minier, les maisons immobiles soigneusement alignées le long de la route principale, l'encadrement coloré de leurs portes, le crachin qui descend, quelques fenêtres murées témoignant d'un départ vers d'autres lieux, et l'inévitable terrain de rugby, lieu du culte. Encore quelques miles et le fond de la vallée condamnera la route à la pente et m'imposera la manipulation du dérailleur, une fois, puis un peu plus loin une seconde fois. Un mouton effrayé qui traverse précipitamment la route, le geste d'encouragement du berger solitaire, la procession régulière des yeux de chat marquant de leur éclat la ligne médiane de la route et bien appréciés la nuit.

Au loin le village qui s'éloigne, dominé par le terril noir et menaçant. Ces images fugitives sont les jalons de mes vacances passées, le cadre de ma botte à souvenirs.

Et je porte ainsi en moi les marques de sensations éprouvées tout au long de mes voyages, les chars d'assaut soviétiques dans les rues de Prague - vérité cruelle - le petit Lapon découvrant la pompe de ma bicyclette et le principe de son fonctionnement - surprise - la vieille dame indignée descendant sur son vélo de choc le Col de la Furka dans la tempête de neige - vision dantesque - les granges finlandaises et le confort de leur foin sec - les bras d'Orphée.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : les moments intenses vécus, ressentis au plus profond de soi-même, ces sensations fugitives et pourtant éternelles, le sentiment soulevé à cet instant précis loin derrière dans le temps et qui me revient, tout neuf. Pourquoi donc ai-je retenu cette poignée franche du cyclo allemand inconnu ; le sourire de cette fille perdue ; l'odeur forte de ce havre d'une nuit glacée ; le bruit fou de ce torrent comme un morceau de musique endiablée ! Pourquoi donc repartirai-je demain en quête d'autres instants que le temps suspendra et qui me reviendront lorsque je tendrai la mémoire de mon corps, la mémoire de mon cœur ?

N'est-ce pas cette machine étrange qui m'accompagnait déjà et qui m'accompagnera encore dans cette quête renouvelée ? N'est-elle pas, par la démarche même qu'elle impose, génératrice de sensations fortes, et n'est-elle pas la clé qui donne accès à l'empire des sens ?

Hommes civilisés du pare-brise et de la portière, obsédés de l'imperméabilité et victimes de l'empire de l'essence, vous roulez déjà dans votre cercueil et vous n'êtes pas nés. Brisez le triplex de votre solitude et sortez nus.

Et que commence la moisson !

Daniel LEGAT, SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE (73)